This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

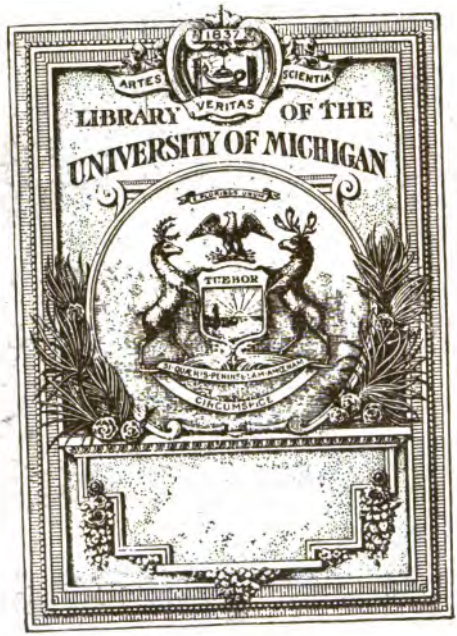
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

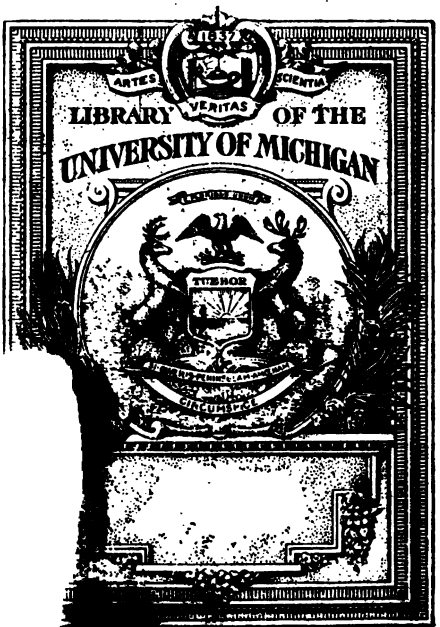
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

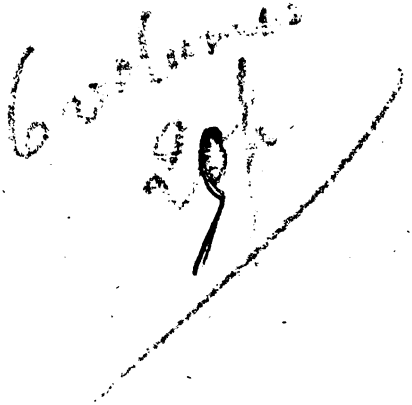
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



848
C85ma

MATHILDE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

AMÉLIE MANSFIELD, roman nouveau; par Mme. Cottin. — Seconde édition, revue et corrigée, 3 vol. in-12. Prix : 6 fr.

MALVINA, roman nouveau; par Mme. Cottin. — Seconde édition, revue et corrigée, 3 vol. in-12. Prix : 6 fr.

CLAIRE D'ALBE, roman nouveau; par Mme. Cottin. Vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c.

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES.

PAR Mme. COTTIN, Marie (Risteau) called Sophie, 1770-1807

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIM.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 6,

AN XIII. (1805).

T-h^s
Valleteau
de Chabrey

Librarian
Champion
10-13-23
903 T
64.

INTRODUCTION.

Tableau historique des trois premières croisades.

Dès les premiers siècles de l'église, et surtout depuis que le siège de l'empire romain avait été transporté à Bysance, l'usage s'était introduit dans l'Occident de faire des pèlerinages à la Terre-Sainte. Le Calvaire et le saint tombeau de Jésus-Christ étaient l'objet de la pieuse vénération des peuples; la Judée, remplie de souvenirs reli-

gieux, était encore la terre promise pour tous les fidèles, et Jérusalem était regardée comme la première patrie des chrétiens. Rien ne pouvait arrêter leur zèle; ni la tyrannie des sultans abassides, ni la domination violente des Fatimites, qui se disputaient tour à tour l'empire de la Syrie, ne purent diminuer le nombre des pèlerins qui allaient visiter les saints lieux. A la fin du onzième siècle, les Turcomans s'emparèrent de Jérusalem, et le sort des chrétiens n'en devint que plus affreux. Leurs pieuses caravanes furent souvent attaquées et dépouillées par les Égyptiens et les Arabes;

un grand nombre de ceux qui avaient quitté leur patrie et leur famille pour visiter l'église de la Résurrection, perdaient la vie avant d'avoir pu saluer la ville sainte; et ceux qui arrivaient à Jérusalem, après avoir échappé à mille dangers, étaient encore exposés aux insultes des nouveaux maîtres de la Judée.

Les pèlerins de l'église latine qui revenaient en Europe y racontaient ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient souffert dans leur voyage; ils redisaient les insultes faites aux chrétiens, le saint sépulcre profané, le patriarche de Jérusalem et les saints évêques traînés dans les fers.

Ces récits, exagérés par la renommée, volaient de bouche en bouche, et portaient partout l'indignation et le désespoir. Parmi les pieux voyageurs qui s'étaient rendus à la Terre-Sainte, il s'en trouva un qui fut plus frappé que tous les autres des malheurs des chrétiens, et qui, à son retour en Europe, fit passer dans tous les cœurs les sentiments dont il était animé. En quittant le patriarche de Jérusalem, il lui dit: *J'armerai pour vous défendre toutes les nations guerrières de l'Europe*, et il tint sa promesse. Pierre l'hermite, d'une naissance obscure, mais d'une imagination ardente, sans trésors, sans

pouvoir, par le seul ascendant des larmes et des prières, parvint à soulever l'Occident, et à le précipiter presque tout entier sur l'Asie.

A peine fut-il débarqué sur les côtes d'Italie, qu'il courut se jeter aux pieds du pontife romain. Le pape Urbain II le reçut comme un prophète, applaudit à son dessein, et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de la Terre-Sainte. L'ardent missionnaire, la tête chauve, les pieds nus, revêtu d'une robe grossière, parcourut les provinces d'Italie et de France. Partout sur son passage les femmes, les enfants, les vieil-

lards, faisaient entendre leurs gémissements; le peuple élevait sa voix vers le ciel, pour demander à Dieu qu'il daignât jeter un regard sur sa ville chérie, et les guerriers juraient de prendre les armes pour la délivrer du joug des infidèles.

Au milieu de cette effervescence générale, le chef de la chrétienté convoqua à Plaisance un concile pour y représenter les intérêts et les périls de l'église. Deux cents évêques, quatre mille ecclésiastiques et trente mille séculiers de toutes les conditions se rendirent à cette assemblée : les séances se tinrent dans une plaine voisine de Plai-

sance. Alexis Commènes avait envoyé à ce concile des ambassadeurs, pour demander aux princes latins des secours contre les musulmans. Ils émurent tous les cœurs en parlant des malheurs de Jérusalem; ils intéressèrent en même temps la politique des princes, en leur représentant les dangers qui menaçaient l'Occident.

On résolut à la fois de délivrer Constantinople et Jérusalem. Urbain, pour prendre une dernière décision sur cette grande entreprise, proposa d'assembler un second synode dans une ville de France. Ce nouveau concile, convoqué à Clermont en Auvergne,

ne fut ni moins nombreux, ni moins respectable que celui de Plaisance ; les saints et les docteurs les plus renommés de leur siècle vinrent l'honorer de leur présence et l'éclairer de leurs conseils ; les seigneurs et les chevaliers y arrivèrent de tous les pays voisins, et offrirent de combattre pour la cause de Jésus-Christ. Ils oublièrent tous leurs motifs de rivalité, et tout à coup ceux-mêmes qui se faisaient la guerre n'eurent plus de sujet de haine que contre les musulmans. Le concile sanctionna ces heureuses dispositions, en prononçant une censure sévère contre la licence des guerres entre par-

ticuliers, et en confirmant la trève de Dieu, ou la suspension de toute hostilité pendant quatre jours de la semaine; les prêtres, les femmes, les laboureurs, les marchands, furent mis pendant trois ans sous la sauvegarde spéciale de l'église.

Le concile s'occupa ensuite du sort des chrétiens en Syrie. Pierre l'hermite, un crucifix à la main, l'œil triste, l'air consterné, parla le premier des outrages faits à la foi du Christ; il rappela les profanations dont il avait été témoin, les tourments et les supplices qu'il avait vu subir aux chrétiens. L'orateur fut souvent interrompu par des

sanglots ; à chacun de ses récits toute l'assemblée fondait en larmes. Urbain, qui parla après Pierre l'hermite, déplora à son tour la honte et les malheurs de cette ville, qui renfermait le tombeau de Jésus-Christ, et qui était souillée par le culte de Mahomet ; ces murs sacrés qui avaient servi d'asile aux apôtres, étaient devenus la demeure impure des Sarrazins ; le sang des martyrs qui avait coulé dans Jérusalem et qui couvroit toute la Palestine, criait enfin vengeance contre les oppresseurs de cette terre sainte. A ces mots, l'indignation prit la place de la douleur ; et lorsque le saint pontife

exhorta les fidèles à prendre les armes, toute l'assemblée se leva et lui répondit par un cri unanime : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* Les évêques du Puy et d'Orange demandèrent les premiers à être décorés de la croix. Raimond, comte de Toulouse, s'excusa par ses ambassadeurs de n'avoir pu assister à cette assemblée ; il avait déjà combattu les musulmans en Espagne, il s'offrait d'aller les combattre en Asie, suivi d'un grand nombre de chevaliers. Dès que la résolution du concile fut connue et que les évêques furent de retour dans leurs diocèses, ils ne cessèrent de bénir des croix pour la

foule de ceux qui demandaient à marcher vers la Terre-Sainte, et toute l'Europe retentit de ces paroles de l'évangile : *Celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas avec moi, n'est pas digne de moi.* Non seulement les évêques, les princes, les seigneurs, mais les bourgeois et les paysans, les artisans, les femmes, les enfants, les vieillards, regardaient Jérusalem comme le chemin du ciel ; ils accouraient en foule sous les drapeaux des croisés. Des motifs politiques se mêlaient aux sentiments pieux ; tandis qu'un grand nombre de chrétiens s'enrôlait dans la croisade pour mériter une félicité éter-

nelle dans un autre monde, beaucoup d'autres allaient y chercher un refuge contre les maux qui les poursuivaient dans cette vie ; le peuple était malheureux, et l'expédition de la Terre-Sainte lui présentait la perspective d'une meilleure destinée. Les serfs trouvèrent dans les camps des croisés un abri contre les rigueurs de la servitude, les débiteurs s'y réfugiaient contre la poursuite de leurs créanciers, les coupables contre celle de la justice. Dans ces temps barbares, on ne reconnaissait souvent d'autre autorité que la force, d'autre loi que celle de l'épée ; le métier des armes était

la seule profession honorée, et une foule de chevaliers parcouraient l'Europe en cherchant des aventures. Les apôtres des croisades profitèrent de cet esprit de chevalerie, et rassemblèrent sous leurs drapeaux un grand nombre de ces guerriers intrépides qui, en jurant de défendre l'innocence et la beauté, avaient juré aussi de défendre la religion. On savait que deux ou trois cents pèlerins normands, en revenant de la Terre-Sainte, avaient conquis et fondé le royaume de Naples et de Sicile : cet exemple était fait pour éveiller l'ambition. Tous les voyageurs qui arrivaient d'O-

rient parlaient avec admiration des merveilles qu'ils avaient vues, des riches provinces qu'ils avaient traversées. Si la religion promettait ses grâces à ceux qui devaient combattre pour elle, la fortune leur promettait aussi toutes ses faveurs ; et plus d'un prince ou d'un seigneur, en vendant à vil prix sa principauté ou sa baronie en Europe, souriait à l'idée de l'échanger en Asie contre un vaste royaume ou un grand empire.

Le concile de Clermont, qui s'était tenu en l'an 1095, avait fixé le départ de la croisade au jour de l'Assomption, 15 août de l'année suivante ; ce terme

parut trop long à l'impatience d'un grand nombre de croisés; aux mois de mars et de mai, soixante mille Français des deux sexes se formèrent en armée, et s'avancèrent des bords du Rhin vers ceux du Danube, sous le commandement de l'hermite Pierre, qui marchait à pied, en sandales, et ceint d'une grosse corde. Ce nouveau général s'était montré plus habile à lever des soldats qu'à les conduire; il n'avait que trop réussi à enflammer leur zèle; il ne put contenir ni diriger les passions qu'il avait fait naître; la troupe des croisés, qui ressemblait plutôt à une nombreuse caravane, qu'à une

armée, exerçant partout des violences sur son passage, fut attaquée, battue et dispersée par les Hongrois et les Bulgares; d'innombrables détachements qui suivaient l'armée de Pierre, commirent les mêmes excès, et éprouvèrent le même sort. Un petit nombre de ces croisés indisciplinés parvinrent jusqu'à Constantinople; Alexis, qui les avait appelés à son secours, voulut se débarrasser de ces hôtes incommodes, et se hâta de leur fournir les moyens de poursuivre leur route vers la Syrie. Transportés dans un pays qu'ils ne connoissaient point, les croisés éprouvèrent de nouveaux revers; Pierre fut bat-

tu par les musulmans dans les plaines de Nicée : il eut la douleur de voir périr les débris de son armée, sans avoir atteint les frontières de la Palestine.

Cependant les fautes et les malheurs de ces premiers croisés, ne furent pas tout à fait perdus pour ceux qui devaient les suivre. Une nouvelle armée se mit bientôt en marche, sous les ordres du sage et pieux Godefroi de Bouillon. Cette armée, qui comptait parmi ses soldats la plupart des gentilshommes de Frise, de l'Allemagne, de la Lorraine; qui avait pour chef un des plus habiles capitaines de son temps, s'avança à travers

les pays que Pierre l'hermite avait traversés, et elle arriva à la vue de Constantinople, sans avoir eu d'autre obstacle à surmonter, que les fatigues d'un long voyage.

Hugues le grand, frère de Philippe, roi de France, qui avait pris la croix, partit la même année, emmenant avec lui, Robert, duc de Normandie, Étienne, comte de Chartres, le comte de Flandres, le jeune Eustache de Boulogne, et la plupart des autres grands vassaux de la couronne. Plusieurs des seigneurs qui accompagnaient Hugues le grand, furent obligés de vendre leurs fiefs, pour

subvenir aux dépenses de leur voyage dans la Terre-Sainte. Les communes purent alors racheter leur liberté, et les historiens ajoutent que le roi de France vit avec joie le départ des rivaux les plus dangereux de son pouvoir.

Bohémond, prince de Tarente, Tancrède, le modèle des chevaliers de son temps, et Raimond, comte de Toulouse, qui avait fait demander la croix au concile de Clermont, se mirent bientôt en route pour Constantinople; Raimond emmenait avec lui la jeunesse ardente et courageuse des provinces méridionales; la valeur de Bohémond était

déjà redoutée en Asie : ses soldats avaient combattu plusieurs fois dans l'Épire et la Thessalie. Quatre armées arrivèrent successivement à Constantinople ; Alexis fut étonné de leur nombre, et il reçut, en tremblant, l'hommage de ces nouveaux auxiliaires : les croisés entrèrent dans l'Asie mineure ; ils prirent Nicée, et battirent deux fois les Turcs, dans les mêmes plaines où s'étaient ensevelis, l'année précédente, les débris de l'armée de Pierre.

Vainqueurs des Turcs, ils eurent à se défendre de l'ardeur dévorante d'un climat nouveau ; un grand nombre de croisés pé-

rirent par les maladies : les pays qu'ils traversoient, ravagés par leurs propres armes, les laissèrent en proie à la famine; pour comble de malheurs, la discorde s'introduisit parmi les chefs, et l'ambition leur fit oublier le but religieux de la guerre; maîtres d'Édesse, d'Antioche, ils se disputèrent leurs conquêtes, et ne s'occupèrent point d'adoucir les maux des chrétiens.

Poursuivis par tous les fléaux, découragés par leurs victoires mêmes, les croisés jetèrent des regards en arrière, et soupirèrent après la patrie qu'ils avaient quittée. Hugues le grand revint en Europe; le comte de Chartres et de

Blois abandonna lâchement l'étendard dont il était chargé ; leur exemple entraîna un grand nombre de désertions. En vain les évêques firent parler le ciel pour ranimer le courage des soldats ; cette éloquence, qui avait d'abord éveillé leur enthousiasme, ne pouvait plus calmer leur désespoir.

Cependant les croisés entrèrent dans la Syrie ; poursuivant leur marche entre la côte de la mer et le mont Liban, ils traversèrent Tripoli, Tyr, Sidon, Ptolémaïs et Césarée ; ils reconnurent Lydda, Ramla, Emmaüs, Béthléem ; à l'aspect de ces lieux révérés, ils oublièrent tous leurs

maux et retrouvèrent toutes leurs espérances.

Sur les hauteurs de Nicopolis, la ville sainte frappe tout à coup leurs regards ; à cette vue, l'armée fait éclater la plus vive allégresse ; tous les croisés s'écrient à la fois, comme au concile de Clermont : *Dieu le veut, Dieu le veut.* Les uns se jetaient à genoux à l'aspect des saints lieux qu'ils allaient délivrer ; les autres baisaient avec respect cette terre, honorée par la présence de leur sauveur, et consacrée par son sang. Naguère peu disposés à suivre les lois du Christ, et maintenant prêts à mourir pour lui, ils jurent tous

venger la ville sainte des outrages et du joug sacrilège des infidèles.

Depuis que les croisés étaient partis de Constantinople, Jérusalem avait changé de maîtres; les Turcomans en avaient été chassés par les Sarrazins. Ceux-ci avaient offert la paix aux chrétiens, mais ils ne purent se résoudre à leur abandonner la cité sainte. Les princes latins s'occupèrent des préparatifs du siège; Godefroi de Bouillon, Eustache son frère, et Tancrède prirent leur quartier du côté de l'occident, vers la tour qu'on appelait encore la forteresse de David; les troupes de Raimond

s'étendirent vers le midi, sur le penchant de la montagne de Sion. Robert, duc de Normandie, les comtes de Flandres et de St.-Pol firent camper leurs soldats du côté du septentrion, et occupèrent toute la plaine qui s'étend depuis la porte de Damas, jusqu'à la vallée de Josaphat. Le cinquième jour du siège, sur les promesses merveilleuses d'un hermite qui habitait le mont des Oliviers, les assiégeants donnèrent un assaut général, mais n'ayant ni échelles ni machines de guerre, ils furent repoussés avec perte jusque dans leur camp; quelques jours après ils tentèrent une nouvelle

attaque, qui n'eut pas plus de succès que la première; les chrétiens avaient repris tout leur enthousiasme à la vue de Jérusalem, mais cet enthousiasme ne tarda pas à s'affaiblir devant les maux auxquels ils furent en proie. Le siège ne dura que quarante jours, et ce fut, dit un historien, quarante jours de misère et de calamités. Le fléau toujours renaissant de la famine porta ses ravages dans l'armée des Latins; une sécheresse extraordinaire vint ajouter ses horreurs à celles de la famine et de la guerre; toutes les campagnes voisines de Jérusalem avaient été dévastées; la fontaine de Si-

loë était tarie ; les eaux du torrent de Cédron étaient corrompues par les chaleurs de l'été : toute l'armée périssait de faim, de soif et de misère ; les chefs de la croisade ne virent de remède à ces maux, que la prompte conquête de Jérusalem. Comme on ne pouvait s'emparer de cette place qu'à l'aide des machines de guerre, on se hâta d'en construire. Le bocage enchanté du Tasse fut abattu, et les arbres furent en peu de temps changés en balistes, en béliers, en catapultes, en énormes tours devant lesquelles devaient s'écrouler les remparts de la ville assiégée. Quand ces préparatifs

furent achevés, on s'occupa de rétablir l'union parmi les chefs et les soldats; les prêtres qui avaient pris la croix, cherchèrent à ranimer le courage abattu des chrétiens; ils s'élevèrent avec force contre les vices qui énervaient leurs cœurs, et pour lesquels Dieu semblait leur interdire l'entrée de Jérusalem. Raimond et Tancrède donnèrent les premiers l'exemple de la réconciliation; ils s'embrassèrent devant toute l'armée; les chefs et les soldats les imitèrent, et pour donner plus de solennité à ces scènes touchantes, tous les croisés, précédés des évêques, sortirent en armes de leurs

camps, et se rendirent à la montagne des Oliviers. Là, exhortés par l'hermite Pierre, qui leur montrait les roches du Calvaire et l'église du Sépulcre prêtes à les recevoir, ils renouvelèrent tous leurs serments ; ils revinrent pleins de confiance dans leurs quartiers, et après avoir passé la nuit en prières, toute l'armée à la pointe du jour, parut sous les armes et marcha à l'assaut.

Tandis que la religion chrétienne encourageait les croisés à attaquer Jérusalem, le culte du Prophète ordonnait aux musulmans de la défendre. Une célèbre mosquée bâtie à la place du temple de Salomon, attirait la

vénération de l'Orient. Une tradition conservée parmi les Turcs et les Sarrazins, leur faisait croire que Mahomet était parti de Jérusalem pour monter au ciel. Les assiégés excités par le fanatisme se défendirent avec opiniâtreté ; des traits de toute espèce, des dards enflammés, des masses énormes de pierres, des torrents d'huile bouillante et de feu grégeois pleuvaient de toutes parts sur les assiégeants. On combattit de part et d'autre avec le même acharnement jusqu'à la nuit ; tous les efforts des croisés furent inutiles, ils retournèrent à leurs quartiers, remplis de tristesse et d'indi-

gnation. Les principaux chefs ne pouvaient se consoler de ce que *Dieu ne les jugeait pas dignes encore d'entrer dans la sainte cité.*

Le lendemain, 15 juillet 1099, au lever du jour, les chrétiens retournèrent à l'assaut; le combat ne fut pas moins opiniâtre et moins meurtrier que la veille; la victoire resta long-temps incertaine; enfin Godefroi de Bouillon, suivi d'un grand nombre des siens, parvint à escalader les remparts, et Jérusalem fut conquise : l'histoire remarque que les croisés entrèrent dans la ville sainte un vendredi à trois heures; c'était l'heure

et le jour de la mort de Jésus-Christ. Cette époque aurait dû rappeler leurs cœurs à des sentiments de miséricorde, mais aigris par les maux qu'ils avaient soufferts, irrités par les longues insultes des Sarrazins, ivres encore de la fureur des combats, les croisés passèrent au fil de l'épée une grande partie des habitants de Jérusalem.

Le pieux Godefroi détourna ses regards de ce spectacle de carnage; il plaignit les erreurs de ses compagnons, et s'occupa de rendre grace à Dieu de sa victoire. Il se rendit sans armes et pieds nus dans l'église du saint

Sépulcre ; la nouvelle de cet acte de dévotion se répandit bientôt dans l'armée ; aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'appaisent, les croisés dépouillent leurs habits sanglants, font retentir Jérusalem de leurs gémissements et de leurs sanglots, et marchent tous ensemble les pieds nus et désarmés, vers l'église de la Résurrection. Ce passage subit de la fureur des combats aux touchantes émotions de la piété, doit sans doute étonner l'observateur. On trouve souvent de ces contrastes dans l'histoire des croisades, mais ils n'accusent que la faiblesse humaine.

Lorsque les croisés furent maîtres de Jérusalem, ils s'occupèrent de lui donner des lois et d'y relever le trône de David et de Salomon. Le pieux Godefroi de Bouillon fut élu roi par le suffrage unanime de ses compagnons d'armes. Le héros de cette première croisade avait une piété véritable; il ne voulut point être couronné roi dans une ville où le Sauveur du monde avait été couronné d'épines; il refusa un titre que ses vertus lui méritaient et que l'histoire lui a donné, pour prendre le titre plus modeste de défenseur et de baron du saint

sépulcre. A peine venait-il d'accepter le périlleux honneur de gouverner Jérusalem, qu'il se vit obligé de la défendre contre les troupes du soudan d'Égypte. Une armée innombrable d'Égyptiens, d'Éthiopiens et d'Arabes, rassemblés au nom de Mahomet, s'avançait vers la capitale de la Judée, et avait juré de la reprendre sur les chrétiens. Godefroi marche au-devant des ennemis, les rencontre dans le voisinage d'Ascalon; aidé du brave Tancrède, du duc de Normandie, du comte de Toulouse, il bat et disperse l'armée des infidèles. Cette bataille d'Ascalon

fut la dernière de cette croisade; les princes chrétiens, libres de leurs vœux par la prise de Jérusalem et par la victoire qui en assurait la conquête, se mirent en marche pour revenir en Europe, portant des palmes dans leurs mains, et faisant partout retentir des chants de triomphe sur leur passage. Ils ne laissèrent à Godefroi que deux mille hommes de pieds et trois cents chevaux; mais cette petite armée était encore formidable, car elle était commandée par le brave et fidèle Tancrède.

Tels sont les principaux évènements de cette première croisade, qui a été célébrée par le Tasse.

La philosophie peut opposer ses raisonnements au merveilleux de cette entreprise, mais les vers du poète italien lui ont prêté un caractère d'héroïsme et de grandeur qui vivra aussi long-temps que son poëme. Ces temps héroïques et merveilleux sont pour nous aujourd'hui ce que l'époque mémorable du siège de Troie fut pour les Grecs du temps d'Alexandre; on pourrait ajouter que les héros du Tasse sont beaucoup plus policés que ceux d'Homère; et le motif qui amena la prise de Jérusalem est d'une autre importance que celui qui arma les Grecs et prépara la chute de Troie.

Le véritable objet politique des croisades, celui peut-être auquel on avait le moins songé, venait d'être rempli ; l'empire chancelant des Grecs s'était relevé par les victoires des chrétiens. Les croisés avaient fondé dans l'Orient la principauté d'Antioche, le comté d'Édesse, le royaume de Jérusalem. Les musulmans pouvaient être longtemps réduits à la guerre défensive ; mais ni les Grecs dégénérés, ni les Latins qui n'avaient que de la valeur, ne surent conserver les avantages que la guerre leur avait donnés.

Les peuples de Syrie se soumirent avec joie à l'autorité de

Godefroi. La mort de ce prince, qui arriva trop tôt pour le bonheur de ses sujets, fut pleurée à la fois par les musulmans et par les chrétiens; il avait augmenté ses conquêtes autant par la sagesse de sa politique que par la terreur de ses armes. Il laissa à Baudoin son successeur, un royaume qui était aussi étendu que celui de Judas et d'Israël; il est vrai que la population de ce nouveau royaume était peu nombreuse, mais les émigrations d'Europe lui fournissaient sans cesse des défenseurs et des habitants.

Foulques, comte d'Anjou, monta sur le trône de Jérusalem

après Baudoin ; son règne fut sans trouble et sans gloire ; la minorité de son fils, qui lui succéda, fit naître des divisions parmi les seigneurs et les chevaliers ; les Sarrasins en profitèrent ; ils reprirent Édesse sur les chrétiens, et Jérusalem fut menacée.

Des cris d'alarmes retentirent dans tout l'Occident ; les chrétiens de Syrie appelèrent les princes de l'Europe à leur secours. Quarante-huit ans s'étaient écoulés depuis la délivrance du saint sépulcre, mais l'esprit des peuples n'était point changé, et de toutes parts on se prépara à la seconde croisade.

Ce fut à la voix de S. Bernard que les peuples et les princes de la chrétienté s'enrôlèrent de nouveau sous l'étendard de la croix. Né d'une famille noble de Bourgogne, huit ans avant la conquête de Jérusalem, S. Bernard s'était enseveli à l'âge de vingt-deux ans dans le monastère de Citeaux, et du fond de son cloître il était devenu l'oracle du monde chrétien. La sainteté de ses mœurs lui avait acquis un tel ascendant, que la France, l'Angleterre et l'Italie le consultèrent sur un schisme et obéirent à ses décisions. Il eut pour disciples Eugène et Sugger, et le simple abbé de Clervaux fut plus puis-

sant en Europe que ses deux disciples, dont l'un s'était élevé à la tiare et l'autre au ministère de France. Son éloquence, dont il nous est resté des monuments, le met beaucoup au-dessus de tous ses contemporains : « Ses compositions, dit un écrivain protestant, ne sont dépourvues ni de goût, ni de génie; on y trouve partout l'empreinte de la raison et de l'humanité. »

S. Bernard était un autre missionnaire que l'hermite Pierre; l'un s'était principalement adressé aux peuples, l'autre entraîna les rois; les deux plus grands monarques de l'Europe, le roi de France et l'empereur d'Alle-

magne se mirent à la tête de la nouvelle croisade.

Louis VII, dit le jeune, qui avait fait le vœu d'aller combattre les infidèles d'Orient, convoqua une assemblée des principaux seigneurs et évêques dans la ville de Bourges. Godefroi, évêque de Langres, y prononça un discours pathétique sur les malheurs dont les colonies chrétiennes en Asie étaient menacées; il exhorta ses auditeurs à s'armer pour la défense de Jérusalem; et ce qui est digne de remarque, S. Bernard s'opposa alors avec force au projet d'une nouvelle croisade; ce ne fut que l'année suivante qu'il céda aux instances du sou-

verain pontife, et à l'esprit de son siècle.

Au printemps de l'année 1146, un grand nombre d'ecclésiastiques et de séculiers de toutes les conditions furent convoqués à Vezelay. L'assemblée des fidèles se réunit dans une plaine voisine de la ville. S. Bernard se trouva dans ce synode, où sa réputation l'avait précédé; le pape l'avait engagé à prêcher la croisade; il harangua ses nombreux auditeurs sur le malheureux état de leurs frères d'Orient; il représenta les Turcs et les Sarrazins comme prêts à envahir de nouveau Jérusalem; il leur parla de la gloire des premiers

croisés, qui avaient conquis la Terre-Sainte ; il leur montra Jésus-Christ marchant lui-même à la tête des armées chrétiennes, pour défendre la ville où il était mort pour le salut des hommes. Touché de ce discours, le roi de France se lève de son trône, va se jeter aux pieds de S. Bernard, et reçoit de lui le signe révéré des croisés. Cet exemple enflamma plus encore les esprits que le discours de l'éloquent missionnaire. La reine Éléonore, fille du duc de Guyenne, se présenta pour recevoir la croix comme le roi son époux ; elle fut suivie de tous les grands du royaume qui se trouvèrent à cette

assemblée. La renommée publia leur saint dévoûment, et leur enthousiasme se communiqua bientôt à tous les peuples de la chrétienté. S. Bernard, emporté par son zéle, alla prêcher la croisade dans les différentes provinces d'Allemagne et de France; ses prédications eurent un succès si extraordinaire, et j'oserai presque dire si malheureux, qu'elles dépeuplèrent les villes et les campagnes. Il écrivait au pape Eugène : *Les villages et les châteaux sont déserts; on ne voit plus que des veuves dont les maris sont vivants.*

Le lecteur s'étonnera sans

doute que S. Bernard, qui avait montré d'abord tant de modération, ait mis ensuite tant d'ardeur et un zèle si emporté dans la prédication des croisades. Il n'est pas inutile d'observer ici que les opinions qu'il prêcha étaient les idées dominantes de son temps, et que l'influence que son siècle exerça sur lui fut plus grande peut-être que celle qu'il exerça sur son siècle.

Une nouvelle assemblée fut convoquée à Chartres. On était si persuadé alors que la sainteté des mœurs et la ferveur de la religion devaient tenir lieu de tous les talents politiques et militaires, que saint Bernard fut

nommé, d'une voix unanime, général des nouveaux croisés. Il eut le bon esprit de refuser cet honneur, et il écrivit au pape, que ce serait un prodige de mauvais augure, que de voir un religieux se charger du commandement d'une armée. Le départ des croisés ayant été fixé au mois de juin 1147, Louis le jeune se rendit à Metz, accompagné de tous les grands seigneurs de son royaume; dans le même temps, l'empereur Conrad marchait, avec ses troupes, vers Constantinople, où les deux princes devaient se réunir.

Constantinople eut, à l'arrivée de Conrad, le spectacle as-

sez singulier de deux empereurs qui avaient hérité des débris de l'empire d'Auguste, et qui se disaient tous les deux successeurs de César et de Constantin : leurs prétentions mutuelles firent naître d'abord quelques divisions; mais l'empereur d'Occident avait une puissante armée pour soutenir ses droits, et l'empereur grec n'insista pas trop sur les siens.

Manuel Commène, dit un célèbre écrivain, frémit du péril de voir passer à travers ses états des héros si fiers et de si grandes armées. Il dissimula ses alarmes, et n'osant braver les princes d'Occident, il ne songea qu'à les

trahir. Quelques croisés ayant reconnu sa perfidie, proposèrent dans une assemblée, de s'emparer de Constantinople. Mais les chefs de la croisade rejetèrent généreusement cet avis, en disant, comme Aristide, que l'entreprise pouvait être utile, mais qu'elle était injuste.

Après un séjour de quelques semaines dans le voisinage de Constantinople, l'empereur d'Allemagne entra dans l'Asie mineure. Il marcha sans cesse environné de trahisons. On fournissait aux Allemands des vivres empoisonnés. Des embuscades les attendaient partout sur leur passage; l'ennemi fut averti

de leur marche ; et, pour comble de perfidie, on leur avait donné à Constantinople des guides infidèles, qui égarèrent l'armée dans les détroits du mont Taurus, et la livrèrent, déjà vaincue par la fatigue et le désespoir, au glaive des Turcs et des Sarrazins.

Les Français, que les revers des Allemands n'avaient point découragés, poursuivirent leur marche vers la Syrie, passèrent le Méandre, malgré les efforts des Turcs, éprouvèrent un échec près de Laodicée, et arrivèrent à Antioche, un an après leur départ de Metz. Louis VII éprouva à la cour d'Antioche, des

chagrins domestiques qui le forcèrent d'y abréger son séjour. Le prince Raimond se déclara en public l'amant d'Éléonore de Guyenne. Un roi de France fut obligé d'enlever sa propre femme au milieu de la nuit; il la ramena dans son camp, et partit à la tête de ses troupes, pour se rendre à Jérusalem, où l'empereur Conrad, qui avait quitté l'Allemagne avec une armée, venait d'arriver en simple pèlerin.

Les chrétiens de la Syrie redoutaient chaque jour l'invasion des Sarrazins; le roi de France fut reçu à Jérusalem comme un sauveur. Tous les

princes, tous les prélats, et le clergé, suivis du peuple, sortirent au-devant de lui, avec de grandes acclamations, en chantant les mêmes paroles qu'on dit au fils de Dieu, lorsqu'il entra en triomphe dans la ville sainte. Peu de jours après l'arrivée de Louis VII, les croisés entreprirent le siège de Damas; mais ils furent bientôt obligés de l'abandonner, par la trahison de quelques chrétiens du pays; on proposa ensuite d'assiéger Ascalon; la plupart des seigneurs français et allemands s'y opposèrent: ils étaient découragés, et la perfidie de quelques chrétiens d'Orient servit de prétexte

pour fermer la campagne, et terminer la guerre. L'empereur Conrad revint alors en Europe; on s'était réjoui à Constantinople de ses revers : lorsqu'il repassa par cette capitale, il parut moins formidable, et il fut mieux accueilli. Le roi de France était resté à Jérusalem; mais rappelé par le fidèle Sugger, il s'embarqua à Ptolémaïs, pour retourner dans son royaume, où il ne rapporta que le regret d'avoir fait de vains efforts pour la cause de la foi, et d'avoir perdu, sans en retirer aucun avantage, la plus belle partie de son armée.

Cette croisade fut beaucoup plus malheureuse que la pre-

mière. Les nouveaux croisés ne profitèrent point des fautes de ceux qui étaient arrivés les premiers à la Terre-Sainte ; ils ne se défièrent point assez des Grecs qui les trahirent ; ils méprisèrent trop les Turcs, et négligèrent souvent les moyens de les vaincre ; les armées chrétiennes avaient des chefs moins habiles que dans la première expédition. Raimond, Baudouin, Tancrède, Godefroi de Bouillon étaient de meilleurs généraux que le roi de France et l'empereur d'Allemagne. Conrad et Louis VII ne manquaient point de courage, mais ils manquèrent de prudence ; leurs armées étaient

comme des tribus errantes, composées en grande partie de femmes, d'enfants, de vieillards, qui ne pouvaient rien pour la victoire, et qui augmentaient le désordre et le désespoir après une défaite. Cette multitude ne pouvait être approvisionnée; la discipline ne pouvait s'établir; un seul revers détruisit l'armée des Allemands, et l'espoir de l'expédition. Alexandre avait conquis l'Asie avec trente mille hommes, et des armées quatre fois plus nombreuses y trouvèrent leur tombeau, parce que leurs chefs négligèrent d'unir la politique à la valeur.

A son retour en France,

Louis VII fit casser son mariage avec Éléonore de Guyenne ; on accusait cette princesse de s'être laissé séduire par Raimond, prince d'Antioche, et d'avoir été trop sensible à la beauté d'un jeune turc, nommé Saladin. « Mais de ces choses là, remarque naïvement Mézerai, on en dit quelquefois plus qu'il n'y en a, et quelquefois aussi, il y en a plus qu'on n'en sait ». Éléonore épousa bientôt après Henri II, et le duché de Guyenne devint une province d'Angleterre. Si Louis fit une faute, en répudiant une femme qui lui emportait la plus belle de ses provinces, il la répara, en conser-

vant à la France un ministre qui l'avait rendue florissante ; les courtisans attaquèrent la fidélité de Sugger : et le roi leur répondit en donnant à son ministre le titre de *père de la patrie*. L'abbé Sugger avait alors un grand avantage : il était le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade ; de toutes parts on vantait sa sage prévoyance, et tous les murmures se dirigeaient contre saint Bernard. L'abbé de Clervaux fut obligé d'adresser au pape, une apologie de sa conduite ; il rejeta, avec quelque raison, les malheurs de la guerre qu'il avait prêchée, sur l'inexpérience et

les dérèglements de ceux qui l'avaient faite. Au reste, il se justifia mieux encore, en refusant, deux ans après, de prêcher une nouvelle croisade.

Tandis que les chrétiens s'affligeaient dans tout l'Occident, des revers des croisés, de nouveaux évènements se préparaient en Asie : les apôtres de l'islamisme avaient donné des motifs religieux à leur politique, et la guerre qu'ils faisaient aux chrétiens était aussi une guerre sacrée. Dès la première croisade, ils n'avaient cessé d'exciter les peuples d'Orient à s'armer contre les ennemis du prophète ; après la prise de Jérusalem par

Godefroi de Bouillon, la consternation s'était répandue parmi les musulmans : on se désolait à Bagdad ; le cadi de Damas s'était arraché la barbe en présence du calife, et tout le divan avait versé des larmes, en apprenant les premières conquêtes des chrétiens ; mais les califes, divisés entr'eux, et dépouillés de leur autorité, ne pouvaient que déplorer la honte des armes mahométanes, lorsqu'une révolution vint changer la face de l'Orient, et opposa tout à coup une puissance formidable aux armées des croisés.

Lorsque les Latins arrivèrent pour la première fois en Syrie,

les califes du Caire et de Bagdad n'avaient déjà plus qu'un fantôme de pouvoir; amollis par les délices de leurs harems, lis ne ressemblaient plus à ce guerrier, leur prédécesseur, qu'on interrogeait sur son origine, et qui répondit, en montrant son épée : *Voilà ma généalogie;* et en montrant ses soldats, *voilà ma race.* Invisibles dans leurs palais, ils avaient abandonné le gouvernement à leurs esclaves, qui les adoraient à genoux, et leur imposaient des lois. Leur nom était encore révéré, mais leur autorité était méconnue; ils n'exerçaient plus leur empire que dans les mosquées; ils n'a-

vaient plus que le honteux privilège de confirmer le pouvoir usurpé des émirs, qui troublaient les provinces pour les gouverner, et qui se disputaient sur le champ de bataille le droit de règner à la fois sur le peuple et sur le prince.

Noureddin avait été élevé près du trône de Bagdad; il avait de la valeur et de l'ambition; il était devenu sultan de Mosul, d'Alep et de Damas. Dans l'espoir d'ajouter l'Égypte à ses vastes possessions, il conçut le projet d'en chasser les Fatimites, et il envoya Shiracouh, son général, contre le visir et les émirs du Caire.

Ceux-ci furent soutenus par des alliés puissants, et résistèrent d'abord aux armées de Noureddin. Les deux califes, tranquilles dans leurs palais, invoquaient Mahomet pour le succès d'une guerre dont ils pouvaient partager les périls, mais dont ils n'espéraient point partager les avantages : vicaires du prophète, dont ils interprétaient la loi d'une manière différente, ils se maudissaient l'un et l'autre dans les prières publiques, et se déclaraient tour à tour les ennemis de Dieu. Les malédictions du calife de Bagdad enflammèrent les esprits; il promit toutes les faveurs de

Mahomet à ceux qui iraient combattre son rival ; et il engagea plusieurs princes d'Orient à favoriser l'entreprise de Noureddin et de Shiracouh.

La seconde croisade aurait pu profiter de ces divisions ; mais la moitié des croisés avait péri, avant d'arriver dans la Palestine ; les autres ne tardèrent pas à être découragés, et repartirent pour l'Europe, sans avoir tenté une entreprise importante. Le roi de Jérusalem fournit des secours au calife et au visir du Caire, pour les empêcher de succomber ; malheureusement il s'occupa plus de les rançonner que de les défendre : ses forces

n'étaient point d'ailleurs assez considérables ; et après avoir fait quelques tentatives inutiles, il les abandonna à la haine que leur avait attirée une alliance passagère avec les chrétiens.

Le général de Noureddin fut reçu en Égypte comme le protecteur de la foi musulmane ; il fit assassiner le visir du Caire, et suivant la coutume d'Orient, il prit sa place. Cette conquête précipita la chute des califes fatimites ; le calife de Bagdad fut reconnu dans les prières publiques, comme chef légitime de tous les vrais croyants, et la couleur noire des abassides qui descendaient d'O-

mar et d'Abubeker, remplaça la livrée verte des enfants d'Ali.

Au milieu de ces révolutions, il s'était élevé un jeune guerrier de la tribu des Curds, qui avait vu sur le champ de bataille comment on devient maître des empires, et qui devait bientôt réunir dans ses mains puissantes, les plus riches provinces d'Orient. Saladin, neveu de Shiracouh, avait suivi son oncle en Égypte; il s'était signalé dans la défense d'Alexandrie; il sut attacher l'armée à sa personne, et devenu maître de l'Égypte, il s'empara bientôt de Damas, d'Alep, de Diarbekir; la Mecque et Médine le

reconnurent pour protecteur ; aidé de son frère Malek Adel, il conquit l'Yemen, il se rendit maître de la Mésopotamie, remporta plusieurs avantages sur les chrétiens, et menaça Jérusalem.

Telle était la puissance nouvelle et formidable qui s'était élevée en Orient. A mesure que Saladin étendait les limites de son empire, le royaume de Jérusalem marchait vers sa décadence. Amaury qui avait fait la guerre avec succès contre les infidèles, venait de mourir ; la lèpre avait privé son fils Beaudoin IV des facultés du corps et de l'esprit ; Sibille, son héri-

tière, fit monter sur le trône son mari Guy de Lusignan, prince d'une belle figure, mais d'une si faible réputation, qu'on entendit son propre frère Geoffroi, s'écrier : « Puisqu'ils en » ont fait un roi, ils auraient » sûrement fait de moi un dieu, » s'ils m'avaient connu. » Ce choix généralement blâmé porta atteinte à l'autorité ; les rivaux du nouveau roi réveillèrent la fureur des partis. L'aspect des saints lieux menacés ne put imposer silence à leurs ambitieuses prétentions ; le gouvernement était sans force, le peuple était mécontent, le royaume divisé, et le trône de Jérusalem n'avait

plus pour appui que quelques secours arrivés d'Europe, et la bravoure des chevaliers du Temple et de St.-Jean.

Une trève avait été conclue avec Saladin, et pour comble de malheur, cette trève fut rompue par l'imprudence de Rénaud de Chatillon, qui avait surpris une forteresse voisine du désert, et qui de là insultait aux Sarrazins, dépouillait les caravanes, et menaçait les villes de Médine et de la Mecque. Saladin commença par se plaindre, et comme il ne fut point écouté, il entra dans la Terre-Sainte avec quatre-vingt mille hommes. Guy de Lusignan sortit de Jé-

rusalem à la tête d'une armée levée à la hâte, vint au-devant de l'ennemi jusqu'à Tibériade, fut battu, et tomba lui-même avec la vraie croix au pouvoir des infidèles. Saladin se montra généreux envers le roi captif, mais il fit tomber la tête de l'imprudent et malheureux Renaud de Chatillon qui avait violé les traités, et qui refusa d'embrasser la religion du prophète. Une seule journée avait enlevé au royaume de Jérusalem son chef et ses défenseurs les plus intrépides; une reine en pleurs, les enfants de ceux qui étaient morts à la bataille de Tibériade, et quelques soldats fugitifs étaient les

seuls gardiens du saint sépulcre. Devancé par la terreur de ses victoires, Saladin se présenta bientôt sous les murs de cette place, dont les habitants n'espéraient plus que dans la miséricorde de Dieu et celle du vainqueur. Il fit venir les principaux de la ville, et il leur dit : « Je crois comme vous que Jérusalem est la maison de Dieu, je ne veux point en profaner la sainteté par l'effusion du sang, abandonnez ses murs, et je vous livrerai une partie de mes trésors. » Le désespoir leur donna de la fermeté ; « Nous ne pouvons, répondirent-ils, vous céder une ville où notre Dieu

est mort ; nous pouvons encore moins vous la vendre. » Le sultan jura alors sur l'alcoran, qu'il ne s'emparerait de la ville que par la force ouverte ; le siège fut commencé et poussé avec vigueur ; Jérusalem avait encore une nombreuse population, mais ses habitants n'avaient que des prières et des supplications à opposer à la fureur des assiégeants. Ceux même qui avaient répondu à Saladin avec quelque courage, ne songèrent plus qu'à implorer son indulgence. Saladin se ressouvint de son serment, et se montra inexorable. Un jour qu'ils le suppliaient plus vivement de se

laisser toucher, se tournant vers la place et leur montrant ses étendards qui flottaient sur les murailles, *comment voulez-vous*, leur dit-il, *que j'accorde des conditions pour une ville prise*. Mais les Sarrazins furent repoussés, et le sultan craignant le désespoir des assiégés, fit assembler les docteurs de la loi, et leur demanda s'il pouvait se dégager du serment qu'il avait fait de prendre la ville d'assaut. Les imans et les cadis décidèrent en faveur de l'humanité, et ce qui est digne de remarque, ils puisèrent leur décision dans les subtilités d'Aristote, traduit en arabe. Saladin accorda la vie

aux habitants, et après quatorze jours de siège, il entra en triomphe dans Jérusalem; il traînait à sa suite ce Guy de Lusignan, qui revenait captif dans une ville où il avait été roi: vingt mille guerriers faits prisonniers à Tibériade, et conduits à la suite du vainqueur, revirent en pleurant ces murs que leur courage n'avait pu défendre. C'est ainsi que cette Jérusalem qui avait été conquise quatre-vingt-quatre ans auparavant, et qui avait coûté tant de sang à l'Europe, retomba au pouvoir des infidèles. Saladin (1) usa

(1) Quelques historiens ont affecté de comparer la clémence de Saladin avec le mas-

de sa victoire avec générosité.

L'histoire a cherché à peindre le désespoir des chrétiens, lorsqu'ils furent obligés d'abandonner la ville sainte. Ils arrosaient de leurs larmes ce Calvaire où leur Dieu était mort pour eux ; ils ne pouvaient détacher leurs regards de cette cité qui renfermait tout ce qu'ils avaient de plus cher. Ils étaient condamnés à un exil auquel ils n'espéraient point de terme ; proscrits par les musulmans,

---

sacre de la première croisade; mais il ne faut pas oublier que les chrétiens offrirent de capituler, que les Mahométans refusèrent d'accepter des conditions, et que la ville fut prise d'assaut après plusieurs combats sanglants.

repoussés par les chrétiens d'Orient, qui les accusaient d'avoir livré le tombeau de leur Dieu aux infidèles, ils erraient dans la Syrie, sans ressources et sans asile; plusieurs moururent de misère et de désespoir; quelques uns revinrent en Europe annoncer en gémissant et en déchirant leurs habits, que Jérusalem n'était plus au pouvoir des chrétiens.

Cette nouvelle jeta tout l'Occident dans la plus grande consternation. Urbain III, qui était alors à Ferrare, en mourut de douleur. Grégoire VIII, qui lui succéda, adressa des lettres très pressantes et très pathétiques à

tous les fidèles, les exhortant à prendre la croix pour la délivrance de la Terre-Sainte. Ces lettres furent lues dans toutes les églises. Partout on regarda la prise de Jérusalem comme une marque de la colère de Dieu; tous les fidèles cherchèrent à la fléchir par la ferveur de leurs prières et l'austérité de leur pénitence. Guillaume, archevêque de Tyr, célèbre par son éloquence et sa piété, arriva dans le même temps en Europe, chargé d'exhorter les chrétiens d'Occident à s'armer pour défendre et venger leurs frères de Syrie. Il se trouva à l'assemblée des fidèles convoqués à Gisors;

il leur fit un tableau pathétique des malheurs du royaume de Jérusalem; il leur représenta les conquêtes des croisés en Orient, réduites au comté d'Antioche, à la ville de Tyr et à celle de Tripoli; il leur parla de la terreur qu'inspirait Saladin, et leur dit qu'il ne restait plus d'espoir de rentrer dans le royaume de Jérusalem, si les rois les plus puissants de la chrétienté n'unissaient leurs cœurs et leurs armes pour délivrer la patrie des chrétiens. Ce discours réveilla l'enthousiasme de l'assemblée; les rois de France et d'Angleterre qui s'y étaient rendus, se présentèrent des pre-

miers pour recevoir la croix ; ils furent suivis de tous les seigneurs de leurs royaumes. Il fut arrêté que les Français prendraient une croix rouge comme on la portait dans la première croisade, que les Anglais en auraient une blanche, et que celle des Flamands serait verte. On arrêta en même temps que pour subvenir aux frais de cette nouvelle expédition, tous ceux qui ne prendraient pas la croix, paieraient le dixième de leurs revenus ; l'effroi qu'inspiraient les armes de Saladin, fit donner à cet impôt le nom de *dîme saladine*.

Dès-lors on ne songea plus

qu'aux préparatifs de la croisade; le roi de France Philippe-Auguste, et Richard Cœur-de-Lion, qui venait de succéder à son père Henri II sur le trône d'Angleterre, venaient de recommencer la guerre dans le Poitou; ils avaient pris tous les deux la croix à Gisors; rappelés à leur serment, ils mirent bas les armes, jurèrent de ne les reprendre que contre les infidèles; ils se rendirent à Vezelay pour y conférer sur les intérêts de la religion, et s'y jurer une réconciliation éternelle; accompagnés des bénédictions du peuple, ils partirent tous deux pour s'embarquer, l'un dans le port de

Marseille, et l'autre dans le port de Gènes. Un historien anglais observe que Philippe et Richard sont les seuls rois de France et d'Angleterre qui aient combattu pour la même cause; mais la politique ne tarda pas à détruire l'ouvrage de la religion; l'union des deux rois fut bientôt troublée, et nous verrons dans la suite combien leur mésintelligence nuisit au succès de cette croisade.

Cependant l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, qui s'était croisé le dernier de tous les princes d'Occident, avait été le premier à signaler son zèle. Il s'était mis en marche

au mois d'avril de la même année, à la tête d'une armée nombreuse; il choisit malheureusement la route qu'avaient prise les premiers croisés, à travers les états de l'empereur grec, qui redoutait plus que jamais les princes d'Occident, et qui venait de s'allier avec Saladin. Il fut obligé de marcher les armes à la main, et de se défendre tantôt contre la force ouverte, tantôt contre la ruse d'un ennemi faible et perfide. En sortant de l'empire grec, l'empereur d'Allemagne eut encore à combattre les ennemis que Manuel Lange lui avait suscités. Sa marche ne fut qu'un combat

perpétuel ; il battit le sultan d'Icone, il prit plusieurs villes, gagna plusieurs batailles, mais il perdit la plus grande partie de son armée ; il mourut bientôt après, pour s'être baigné comme autrefois Alexandre, dans les froides eaux du Cidnus ; les Allemands qui purent échapper, arrivèrent en Syrie sous les ordres du duc de Souabe, fils de Frédéric ; leur arrivée inspira plus d'effroi que de confiance aux chrétiens qui faisaient alors le siège de Ptolémaïs.

Tandis que l'armée des Allemands était arrêtée et presque entièrement détruite dans l'Asie mineure, le roi de France et le

roi d'Angleterre se rendaient par mer en Syrie ; après avoir séjourné l'hiver à Messine, Philippe-Auguste arriva au printemps avec son armée sous les murs de Ptolémaïs. Richard qui le suivait de près, s'arrêta pour punir l'insolence d'Isaac, tyran de Chypre ; cet Isaac avait refusé un asile à la sœur et à l'épouse future du roi d'Angleterre ; Richard fit débarquer son armée, attaqua le tyran de Chypre, lui enleva ses états, et le chargea de chaînes d'or, faisant allusion à son avarice. Le monarque anglais célébra dans ce nouveau royaume, son mariage avec Bérengère, fille du

roi de Navarre, et il arriva peu de jours après au camp des croisés.

Les affaires des chrétiens en Orient avaient déjà changé de face. Leur armée s'était fortifiée de plusieurs troupes de croisés qui avaient devancé Richard et Philippe-Auguste : ils avaient reçu dans leur camp les Pisans, les Génois, les Vénitiens ; à l'arrivée des deux monarques, les chrétiens redoublèrent de zèle, d'espoir et de courage. Ils étaient assez forts pour songer aux plus grandes entreprises.

Saladin avait prévu qu'il aurait à combattre des armées for-

midables. Lorsqu'on prêchait encore la troisième croisade en Europe, il avait envoyé des ambassadeurs au calife de Bagdad. Le calife s'était adressé à tous les serviteurs de Mahomet, pour les exhorter à défendre l'islamisme. Au premier bruit de la trompette sacrée, les guerriers de l'Égypte, de l'Arabie, et de toutes les provinces voisines, étaient accourus sous les drapeaux de Saladin; ainsi Ptolémaïs vit alors sous ses murs, tout ce que l'Occident et l'Orient avaient d'hommes intrépides et courageux. Dans ce siège mémorable, on fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Les

Français et les Anglais combattirent d'abord ensemble, avec autant d'ardeur que de succès; mais cette intelligence ne tarda pas à être troublée; il se présentait deux concurrents pour le royaume de Jérusalem: l'un était ce Guy de Lusignan, qui avait été fait prisonnier à Tibériade; l'autre était Conrad, marquis de Monferrat, qui avait défendu la ville de Tyr contre toutes les forces de Saladin. Philippe-Auguste se décida pour Conrad, et c'en fut assez pour que Richard, qui était d'un naturel jaloux, se décidât pour Guy de Lusignan. Toute l'armée se trouva divisée; les assiégeants n'avaient jamais

qu'un seul des deux rois à combattre. Toutes les fois que le roi de France, qui était comme l'Agamemnon de cette guerre, commandait un assaut, Richard, retiré sous sa tente, restait avec ses Anglais, dans le funeste repos d'Achille. Cependant, les évêques et les guerriers les plus sages vinrent à bout d'imposer silence aux prétentions des partis, et de faire entendre la voix de la religion éplorée. Richard et Philippe se réconcilièrent; les chefs et les soldats suivirent l'exemple des deux monarques. Ils ne se disputèrent plus que l'honneur d'être les premiers sur les remparts ennemis; Ptolémaïs

ne résista plus à leurs efforts; la ville se rendit aux croisés, après un siège de deux ans.

La plus brave noblesse d'Europe périt au siège de Ptolémaïs. Les Français pleurèrent les comtes Thibault de Chartres et de Blois, Étienne de Sancerre, Josselin de Montmorency, Albéric Clément, le premier maréchal de France dont l'histoire ait parlé, etc. C'est dans ce siège mémorable que le seigneur de Coucy fut blessé à mort. Il chargea un de ses écuyers de porter son cœur à la dame de Fayel; ce trait a été mis sur la scène française; un amour aussi touchant était fait pour arracher

des larmes; mais la jalouse barbarie du seigneur de Fayel, l'horrible situation d'une femme qui mange, sans le savoir, le cœur de son amant, et qui expire ensuite d'inanition et de désespoir, sont des tableaux qui touchent moins qu'ils ne révoltent les ames sensibles.

Les croisés perdirent beaucoup trop de temps devant Ptolémaïs, et les divisions qui s'étaient élevées pour les droits au royaume de Jérusalem, ne servirent qu'à assurer la possession de ce royaume aux Sarrazins. Philippe-Auguste, qui était toujours en butte à la jalousie de Richard, et qui, dans les plaines de Syrie, n'ou-

blia jamais qu'il était roi de France, abandonna une entreprise commencée sous des auspices malheureux : il retourna en Europe, après la prise de Ptolémaïs. Dix mille Francais, dont il confia le commandement au duc de Bourgogne, restèrent dans l'armée des croisés.

Peu de jours après le départ du roi de France, il se livra une grande bataille près d'Antripatride, sur les bords du Jourdain. Les chrétiens et les Sarrazins s'attaquèrent et se défendirent avec une égale valeur. Les historiens rapportent que Richard et Saladin, s'étant rencontrés dans la mêlée, fondirent l'un sur

l'autre l'épée à la main ; à la vue de ce combat singulier, les deux armées restèrent tout à coup immobiles, et laissèrent à leurs chefs l'honneur de décider de la bataille ; mais Saladin ayant été renversé de cheval, les Sarrazins se précipitèrent pour le secourir. Saladin conserva la vie, mais il perdit la victoire : l'armée des Sarrazins fut mise en déroute ; et si les chrétiens avoient su profiter de leur avantage, s'ils avaient marché droit à Jérusalem, la ville sainte échappait encore une fois à la domination des infidèles. Richard perdit plusieurs mois à reprendre Jaffa, Césarée, et à fortifier quelques

villes maritimes ; il donna ainsi au découragement et à la discorde le temps de s'introduire parmi les chrétiens. La saison des pluies vint interrompre le progrès de ses armes.

Au printemps, l'armée des chrétiens marcha vers Jérusalem. Saladin s'était enfermé en tremblant dans cette capitale ; il s'occupait sans relâche de la fortifier ; mais les fautes de Richard, les discordes des croisés, calmèrent bientôt ses alarmes, et rendirent ses précautions inutiles. Lorsque l'armée chrétienne approchait de Jérusalem, le duc de Bourgogne se retira brusquement, avec les Français

qu'il commandait. Abandonné par ses compagnons, le monarque anglais ne put recueillir de cette campagne, que le douloureux avantage de voir la ville sainte, des hauteurs de Nicopolis. A ce spectacle, il se voila le visage, et s'écria dans sa douleur : *Ceux qui refusent de délivrer le saint sépulcre de Jésus-Christ, ne sont pas dignes de le contempler.*

La discorde acheva d'éclater parmi les croisés; ils se reprochaient ouvertement d'avoir vendu Jérusalem aux Infidèles; on ne parlait plus que de trahison dans l'armée des chrétiens; la même chose était déjà arrivée

dans les premières croisades; il n'est pas rare de voir, dans les guerres malheureuses, les chefs s'accuser mutuellement, et rejeter sur leurs rivaux la honte de leurs propres défaites. Richard répondait à ses accusateurs, par des actes de bravoure dignes d'Amadis et de Rolland. On le vit, lui seul, défier l'armée des Sarrazins, et traverser les rangs ennemis, sans qu'un soldat de Saladin osât l'attaquer. Dans une autre occasion, suivi de quelques compagnons, il sauva la ville de Jaffa, dont les ennemis avaient déjà escaladé les remparts. Une autre fois, à la tête d'un faible détachement,

il s'empara d'un convoi de sept mille chameaux, qui se rendait à Jérusalem. Mais tant d'exploits furent perdus pour la cause des chrétiens; la discorde et le découragement ne firent que s'accroître dans l'armée des croisés.

Désespérant alors de se rendre maître de Jérusalem, craignant d'ailleurs l'ambition de son frère, le prince Jean, qui était resté en Angleterre, redoutant pour ses états les entreprises de Philippe-Auguste, qui était retourné en Europe, Richard ne songea plus qu'à quitter la Palestine. Il entama des négociations avec les Sarrazins, et il ne poussa plus la guerre que

pour obtenir une paix honorable. Les chrétiens et les musulmans s'attaquèrent dès lors avec moins de fureur ; et plusieurs fois les combats furent interrompus par des fêtes, où les soldats de Saladin et de Richard confondirent leurs vœux pour la paix. Les croisés demandèrent au sultan de leur abandonner Jérusalem ; mais les musulmans regardaient aussi Jérusalem comme une ville sainte ; Saladin refusa cette condition. Dans une autre négociation, on proposa de donner en mariage une sœur de Richard à Malek Adel, frère de Saladin. Les deux époux seraient montés sur le trône de

Jérusalem ; Saladin, par tendresse pour son frère, approuva ce projet ; mais la différence de religion le rendit inexécutable. Les deux partis tenaient à leur culte avec une grande ferveur : les uns exigeaient que la sœur de Richard fût musulmane, les autres que le frère de Saladin se fît chrétien.

Cependant, les négociations ayant été reprises, une trêve fut conclue pour trois ans, trois mois, et trois jours : on convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens, et que ceux-ci possèderaient toute la côte maritime, depuis Jaffa jusqu'à Tyr. Les principaux chefs

des deux armées jurèrent, les uns sur l'alcoran, les autres sur l'évangile, d'observer les conditions du traité. La majesté royale, dans ces temps reculés, paraissait avoir quelque chose de plus imposant et de plus auguste que la sainteté même du serment. Le sultan et le roi d'Angleterre se contentèrent de se donner leur parole, et de se toucher la main droite.

Ainsi finit la troisième croisade, où toute l'Europe en armes ne put obtenir d'autre avantage que la prise de Ptolémaïs. Les chrétiens y donnèrent peut-être de plus grandes marques de valeur que dans les expéditions

précédentes ; mais ils trouvèrent les Sarrazins plus aguerris : ceux-ci avaient appris des chrétiens eux-mêmes l'art de les combattre et de les vaincre. Ils avaient d'ailleurs plus d'un avantage sur les croisés ; ils combattaient sur leur propre territoire, dans leur propre climat : ils n'étaient soumis qu'à un seul chef, qui leur donna toujours un même esprit, et ne leur présenta jamais que la même cause à défendre.

Deux hommes s'acquirent, dans cette croisade, une gloire immortelle, l'un par des succès éclatans, l'autre par des qualités réelles et une bravoure inutile. Le nom de Richard fut long-

temps l'effroi de l'Orient ; les Turcs et les Sarrazins qu'il avait vaincus, le célébraient dans leurs proverbes, long-temps après les croisades. Saladin fut célébré à son tour dans l'Occident, et l'histoire l'a présenté plusieurs fois pour exemple aux princes de la chrétienté.

Une longue captivité attendait le héros de la croisade à son retour en Europe ; on verse encore aujourd'hui des larmes au récit de ses infortunes. Saladin ne fut pas plus heureux, il ne jouit qu'une année de sa gloire. Les Orientaux célèbrent la manière édifiante dont il mourut ; il distribua également ses au-

mônes aux chrétiens et aux musulmans ; avant d'expirer, il ordonna à un de ses officiers de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, et de dire à haute voix : *Voilà ce que le grand Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.*

Lorsqu'on apprit en Occident la mort de Saladin, le pape Célestin III exhorta les fidèles à prendre de nouveau les armes pour la délivrance de la Palestine. Cette croisade, à la tête de laquelle se trouva Frédéric, duc d'Autriche, fut beaucoup moins féconde en exploits et plus malheureuse que toutes les autres. La Palestine avait toujours

été le tombeau des chrétiens ; ceux qui s'enrôlèrent dans la cinquième croisade, sous le pape Innocent III, entreprirent une conquête qui leur offrait moins d'obstacles et un plus riche butin. Les Latins, en traversant l'empire grec, avaient admiré la splendeur de la ville de Constantin ; ils avaient vu la foiblesse de son gouvernement ; ils trouvèrent dans la perfidie des empereurs assez de prétextes pour leur déclarer la guerre, et ils s'emparèrent de Constantinople. Frédéric, qui était devenu empereur d'Allemagne, retourna quelques années après dans la Terre-Sainte avec une nouvelle

armée ; il ne fut pas plus heureux que ceux qui l'avaient précédé. Malgré l'expérience de Frédéric et de tant d'autres princes puissants, le sage Louis IX songea encore à délivrer la terre qui renfermait le saint sépulcre ; il perdit la liberté à Damiette et la vie à Tunis, sans utilité pour la cause de la foi. Après la mort de S. Louis, on fit de vains efforts pour renouveler l'ardeur des croisades, l'Europe était trop occupée de ses guerres intérieures ; des schismes éclatèrent dans l'Occident, on ne songea plus à Jérusalem.

La plupart des entreprises po-

litiques ne sont justifiées que par le succès. On ne peut point alléguer cette raison en faveur des croisades ; elles furent mal dirigées, et l'exaltation extrême qui fit naître ces guerres lointaines, les écarta du but qu'une sage politique pouvoit leur donner. Une confiance toujours aveugle dans le succès fit négliger les moyens d'y parvenir ; la multitude des croisés amena le désordre, et leur nombre, qui à leur départ était un signal de victoire, fut presque toujours la cause de leur ruine. S'il est vrai cependant que les croisades aient été funestes à l'humanité, il faut convenir

aussi qu'elles n'ont pas été sans avantage pour l'Europe ; elles ont long-temps suspendu les querelles de religion toujours prêtes à éclater dans l'Occident ; elles ont contribué à maintenir la paix entre les princes, qui tenaient leurs regards fixés vers l'Orient, et qui renoncèrent souvent à d'ambitieuses prétentions pour voler au secours du royaume de Jérusalem. Sous Louis le jeune, qui prit part à la seconde croisade, la France fut heureuse et tranquille, et le règne de Philippe-Auguste, qui se mit à la tête de la troisième, fut un des règnes les plus brillants de la mo-

narchie. Les croisades portèrent les premiers coups à la féodalité ; en assurant la prérogative des rois, elles préparèrent l'indépendance des communes.

Venise, Gènes, Amalfi, et plusieurs villes maritimes d'Italie, de Flandre et d'Allemagne parvinrent dans les croisades au plus haut degré de prospérité et de splendeur ; elles s'emparèrent du riche commerce d'Orient ; elles perfectionnèrent l'art de la navigation, et c'est dans les écoles qu'elles formèrent, que furent élevés dans la suite ces intrépides marins qui marchèrent à la découverte de l'Amérique, et

donnèrent une nouvelle direction et un nouvel essor à l'esprit humain.

Les croisades eurent encore un autre avantage ; elles arrêtèrent les émigrations des peuples d'Asie, toujours prêts à fondre sur l'Occident. Les Sarrazins étaient maîtres des plus belles provinces d'Espagne ; ils avaient ravagé les côtes d'Italie ; Charlemagne les avait vaincus à Poitiers ; l'Europe était menacée de toutes parts par des peuples conquérants et belliqueux.

Les croisades les forcèrent à se défendre chez eux ; elles reculèrent de plus d'un siècle la chute

de l'empire grec ; elles ne purent, il est vrai, conserver aux Latins la possession de Constantinople, seul boulevard contre les invasions des Turcs et des Sarrazins ; mais les statuts de l'ordre de Malte, qui est leur ouvrage, attestent encore l'esprit politique de ses guerres saintes. Les chevaliers prêtaient serment de combattre les Turcs, et plus d'une fois ils ont arrêté les armées de ce peuple barbare et sauvage, qui était guerrier et sanguinaire par religion et par politique, et qui a souvent menacé de porter son culte et son gouvernement dans l'Europe policée.

Dans le temps des premières croisades, les Orientaux étaient plus avancés pour la civilisation que les peuples d'Occident. Les chrétiens rapportèrent de la guerre de la Palestine plusieurs institutions utiles. Les Arabes étaient savants dans l'agriculture et dans tous les arts qui contribuent au bonheur de la vie et à la richesse des sociétés. Les croisades rendirent l'Europe plus industrieuse, et lui ouvrirent de nouvelles sources de prospérités.

Les Sarrazins, et surtout les Grecs, aimaient les beaux-arts; les productions de l'esprit étaient

recherchées à la cour du soudan et à celle de Constantinople ; quelques-uns des Latins furent à portée d'y puiser ce charme d'urbanité qui était alors ignoré en Europe. C'est surtout depuis les croisades qu'on trouve dans les Français ce mélange de piété et de galanterie qui formait presque le caractère national, et qui était si heureusement exprimé par cette devise : *Fidèle à Dieu et à la beauté.* C'est depuis ces guerres saintes qu'on retrouve presque partout dans notre histoire cette loyauté, fille de la bravoure, et cet inflexible honneur qui était comme une jus-

tice, qui remplaça long-temps toutes les justices de la terre. L'esprit de chevalerie fut formé ou perfectionné par les croisades; bientôt les grâces de l'esprit s'unirent à l'éclat de la bravoure. Tandis que les chevaliers se vouaient à la défense de la religion et de la beauté, les troubadours firent entendre leurs voix, et chantèrent la valeur et l'amour. La noble franchise de nos ancêtres perdit sa rudesse; on vit alors naître et se développer cette fleur de politesse, cet amour généreux de la gloire, cet héroïsme chevaleresque qui

jeta dans la suite tant d'éclat sur la nation, et qui contribua à la splendeur du siècle de Louis XIV.

J. MICHAUD, *Éditeur.*

MATHILDE.

CHAPITRE PREMIER.

Après un siège aussi long que meurtrier, Saladin venait d'entrer en vainqueur à Jésusalem. Au bruit de la chute de la cité sainte, toutes les puissances chrétiennes furent émues. Guillaume, archevêque de Tyr, s'embarque aussitôt pour l'Europe; il va répandre sa profonde douleur dans le sein du souverain pontife, et lui demander des secours pour ses frères d'Orient. Urbain III, frappé à mort par cette funeste nouvelle, expire entre les bras de Guillaume. Gré-

goire VIII lui succède et prêche une nouvelle croisade. A sa voix, à celle du pieux archevêque parcourant l'Europe à pied, la croix à la main, avec des prières, des menaces et des larmes, les esprits s'échauffent, l'enthousiasme de la gloire et de la religion gagne toutes les ames ; les rois eux-mêmes se lèvent, s'unissent, et jurent de ne poser les armes que quand ils seront rentrés dans cette Jérusalem qui coûta tant de sang à leurs ancêtres, où repose le tombeau d'un Dieu, et dont la perte leur semble un opprobre, que sa conquête pourra seule effacer.

A la tête de tant de souverains, marchaient Richard premier et Philippe-Auguste ; rivaux en puissance par la situation et l'étendue de leurs états, ils l'étaient encore par leur âge, leur penchant et leur amour

pour la gloire; tous deux également fiers, altiers, intrépides, s'irritaient à la moindre apparence d'injure, et ne pouvaient se résoudre à plier. Philippe-Auguste, grand et magnanime autant que prévoyant et sage, aspirait à des victoires plus solides que brillantes. Richard, plein de candeur et de loyauté, mais imprudent et fougueux, toujours entraîné par ses passions, ne pouvant ni dissimuler un outrage, ni tarder un jour à s'en venger, aussi constant dans ses haines que dans ses amitiés, et animé du courage le plus impétueux, attacha peut-être plus d'éclat que son rival à son nom et à ses exploits, et dut à l'excès même de ses qualités, l'admiration universelle dont il fut l'objet, et l'infortune éclatante où les pièges de la perfidie le firent tomber dans la suite.

L'empereur Frédéric, à la tête de cinquante mille hommes, venait de partir pour la Palestine, tandis que Richard et Philippe-Auguste, réunis encore dans les plaines de Gisors, voyaient leurs armées s'augmenter chaque jour par les peintures pathétiques et véhémentes que Guillaume faisait de l'état déplorable des chrétiens d'Orient; tout ce qu'il y avait de jeunesse animée de l'ardeur guerrière dans les deux royaumes, se rendait en foule auprès de ces deux souverains, et en les voyant marcher à la tête de leurs soldats, prêts à combattre courageusement pour la cause du ciel, nul ne voulait laisser ternir sa gloire par le reproche honteux d'avoir fui ou quitté la croix.

Cependant les deux monarques se séparent et se donnent rendez-vous à Messine; Philippe s'embarque à Gè-

nes ; Richard retourne à Londres, remet la régence à Jean, son frère, et tandis qu'on prépare à Marseille la flotte qui doit le porter, Bérengère, sa future épouse, s'est déjà rendue en Sicile, afin d'y célébrer le nœud qui doit les unir à la vue des deux camps réunis.

La timide fiancée de Richard, la tendre Bérengère, était fille de Sanchès, roi de Navarre ; elle possédait peu d'appas et de talents, mais tant de vertus ornaient son caractère, et tant d'amour l'attachait à Richard, qu'elle avait su fixer le cœur de ce volage monarque ; il l'avait préférée à toutes ses rivales, il l'avait préférée à la sœur même de Philippe-Auguste. En vain la superbe Alix avait-elle tenté de l'enchaîner à ses pieds, Richard séduit un moment, avait bientôt rejeté la main d'une femme qu'il

ne pouvait estimer, et une fois du moins la modeste vertu put s'enorgueillir de l'avoir emporté dans le cœur d'un grand roi, sur tout l'éclat de la naissance et de la beauté.

Mais avant de s'engager dans sa longue et périlleuse entreprise, Richard veut assister au sacrifice de sa plus jeune sœur qui est au moment de prononcer ses vœux. Il ne l'a point vue depuis son enfance, peut-être ne la reverra-t-il jamais, et avant qu'elle soit morte au monde, ou qu'il périsse lui-même par la main des infidèles, il desire la connaître, l'embrasser, et lui dire un dernier adieu. Pendant que ses capitaines se préparent au départ, accompagné seulement de quelques écuyers et de l'archevêque de Tyr, qui veut être présent à la prise d'habit de la jeune novice, il s'achemine vers le monas-

tère où elle fut renfermée peu de mois après sa naissance, et dont elle va jurer de ne jamais sortir.

Élevée, depuis seize ans à l'ombre de ce cloître, n'ayant jamais vécu qu'avec des vestales pures et chastes comme elle, les pensées de la jeune princesse ne se portaient pas au-delà de sa retraite, ni son cœur vers d'autres biens: ses jours uniformes s'écoulaient sans qu'elle les comptât, et dans sa parfaite innocence, elle ignorait également et l'existence du mal, et le mérite de la vertu.

Peu vaine de sa naissance, moins encore d'une beauté qu'elle ne connaissait pas; n'ayant qu'une idée confuse du monde, dont le bruit n'arrivait jamais jusqu'à elle, et dont l'abbesse ne lui avait jamais parlé, que comme d'un effroyable assemblage de dangers et de tourments, Mathilde

bénissait chaque jour le Seigneur, de l'avoir appelée à une si sainte vie, et ne supposant pas l'existence d'un autre bonheur que celui qu'elle goûtait dans son asile, elle voyait arriver avec joie l'instant de l'auguste cérémonie qui devait l'y ensevelir pour toujours.

Cependant l'arrivée de Richard émeut tout le couvent; les portes s'ouvrent à l'instant, et les grilles même tombent devant lui: c'est pour la première fois que les regards d'un homme embrassent l'intérieur de ce cloître, et que le bruit des armes en fait retentir les voûtes paisibles; mais que ne permet-on pas à la majesté suprême? L'archevêque de Tyr seul ose suivre le roi, et Mathilde se hâte de venir recevoir les embrassements de son frère, et les bénédictions de Guillaume.

L'abbesse, et les autres religieuses couvertes de leur voile noir, accompagnent et entourent la jeune novice; elles sont présentes à son entrevue avec Richard, et s'attendrissent aux douces effusions de l'amour fraternel : le monarque raconte ses projets, et parle de son voyage; après, lui, Guillaume en parle aussi; et, au seul nom de Jérusalem, on voit ses yeux se remplir de larmes; il dit la perte des saints lieux, les maux que les fidèles ont à souffrir maintenant pour y pénétrer, et les délices qu'ils goûtent quand ils y sont parvenus; ces récits éveillent dans l'ame de Mathilde, des pensées nouvelles, mais non moins pieuses : sa dévotion, si douce, prend un caractère plus ardent, et, quoique surprise et confuse de sentir un désir dans son cœur et de prévoir un changement dans sa

vie, elle avoua, en rougissant, qu'elle souhaitait se croiser avec son frère, et visiter la Terre-Sainte, avant de tirer le rideau qui devait à jamais la séparer du monde.

Mathilde n'eut pas de peine à obtenir sa demande; un pareil voyage était regardé, dans ces temps antiques, comme l'action la plus agréable à Dieu, et la préparation la plus salutaire à l'état monastique; aussi, toutes les compagnes de la princesse se hâtèrent d'applaudir avec transport à son projet, et ravies de l'éclat qu'un si saint pélerinage allait répandre sur leur couvent, déjà elles préparaient les roses mystiques dont elles voulaient couronner la jeune vierge, à son retour; sur son habit de novice, d'une éblouissante blancheur, l'abbesse attacha elle-même la croix brillante qui donnait le sceau à ses pro-

jets, et la plaçait sous la protection immédiate de Dieu; puis la remettant entre les mains du roi, elle dit: « Votre majesté ne connaît pas encore toute la valeur du dépôt que je lui confie, ni quel trésor d'innocence et de piété renferme le cœur de cette vierge; que votre valeur défende sa vie, sire, et vous, mon père, ajouta-t-elle, en se tournant vers l'archevêque, que votre zèle veille sur son ame : ce n'est point la princesse d'Angleterre que je vous recommande, mais la future épouse de Dieu; c'est le plus beau de tous les titres, sans doute ; cependant, ô Mathilde, qu'il n'enfle pas votre cœur de trop de présomption, et qu'une humble défiance vous accompagne toujours; songez qu'il n'y a point de titre si auguste, de dispositions si saintes, qui mettent à l'abri des tentations. Gardez de prêter

l'oreille à ces voix enchanteresses qui ne flatteraient vos sens que pour vous perdre, et, puisse ce chaste époux auquel vous êtes destinée, rendre vos oreilles si attentives au souffle de son divin esprit, que vous n'entendiez pas le bruit que le monde fera autour de vous ».

Pendant que Mathilde prêtait une profonde attention au discours de la pieuse abbesse, Richard en attendait la fin avec une sorte d'impatience; et à peine fut-il libre de prendre la parole, qu'il jura que sa sœur n'avait rien à craindre auprès de lui. « Avec l'aide de Dieu et de mon épée, s'écria-t-il, plein d'un enthousiasme chevaleresque, soyez certaine, madame, que Mathilde ne sera pas moins en sûreté au milieu de mon camp, que derrière les murs de ce cloître ». Le ton énergique dont il prononça ces

paroles, fit rougir le front de toutes les vierges; mais frappées de l'air martial qui respirait dans toute la contenance du héros, et de la noble ardeur qui étincelait dans ses yeux, aucune ne baissa les siens vers la terre.

Cependant le moment du départ approche : Mathilde s'avance vers la porte extérieure du couvent; et, prête à en franchir le seuil pour la première fois de sa vie, elle s'arrête, se retourne, et ses timides regards semblent demander si son courage n'est pas de la témérité. L'abbesse, en voyant son effroi, et l'abîme du monde s'ouvrir devant elle, conçoit de nouvelles alarmes sur tous les périls qui vont entourer sa plus chère brebis; et, dans l'espoir de préserver sa vie et son innocence, elle fait un dernier sacrifice, et lui remet un reliquaire

qu'elle portait toujours sur elle. « Ceci, mon enfant, lui dit-elle, vous garantira de tous les dangers; si la tempête vous surprend; si, plus terribles qu'elle, les passions vous menacent, appuyez contre votre poitrine ce morceau de la vraie croix, et il vous délivrera. O Mathilde, vous croyez ne vous préparer que pour une fête du ciel, mais songez que vous voyagerez sur la terre.

Mathilde, reconnaissante d'un don si précieux, l'attacha sur son sein, avec une foi ardente, baisa la main révérée de qui elle le tenait, et disant un dernier adieu à ses timides sœurs, elle sortit du monastère, dont elle ne vit point, sans frémir, la porte se refermer sur elle; élevant alors des yeux humides de pleurs, vers le saint asile qu'elle quittait, elle ne put les en détacher, que quand l'épaisseur

des bois et la distance des lieux l'eut entièrement dérobé à ses regards; en le perdant de vue, son cœur se troubla; il se troubla plus encore, en apercevant dans le lointain, l'immense horizon se déployer devant elle; éperdue, l'innocente colombe se rapprocha de son frère et de l'archevêque, en leur demandant avec inquiétude s'il fallait traverser tant de pays avant d'arriver en Palestine. — Richard sourit de la simplicité de sa question. « Il se passera bien des jours et des mois, peut-être, avant que nous puissions atteindre la terre que vous allez chercher; mais que craignez-vous, ma sœur, ajouta-t-il, en mettant la main sur le glaive qui brillait à ses côtés, ne vous ai-je pas dit que ce défenseur ne vous quitterait pas? — Et oubliez-vous, continua l'archevêque, en lui montrant le ciel,

celui, bien plus puissant, dont la miséricorde est sans bornes, et dont la présence est partout? »

Je ne peindrai point les diverses émotions de Mathilde pendant un si long voyage: on peut imaginer assez l'effet que doit produire l'aspect de la mer, les chants guerriers des soldats, et les cris tumultueux des matelots, sur l'ame d'une vierge timide qui, jusqu'alors, n'avoit vu que les voûtes d'un temple, les jardins paisibles d'un cloître, et dont les oreilles n'avoient jamais été frappées que par les doux accents et les saints cantiques des filles du seigneur.

Ce fut à Messine seulement qu'elle se réunit à Bérengère: dès le premier instant, une tendre sympathie les attacha l'une à l'autre; Mathilde aima en elle ces chastes et modestes grâces qui lui retraçaient les compagnes

qu'elle regrettait, et la fille de Sanchès, dont le cœur était tout amour, aurait-elle pu ne pas chérir l'aimable sœur du monarque auquel elle allait être unie ?

CHAPITRE II.

Les différends qui survinrent bientôt entre Richard et Philippe-Auguste, et dont les perfidies de Tancrède, roi de Sicile, furent la première cause, mirent obstacle au dessein que le monarque anglais avait formé, de célébrer à Messine, son union avec Bérengère; et ce ne fut qu'après avoir conquis Chypre, que, maître de cette île fameuse, et couronné des mains de la victoire, il put en ordonner la fête auguste.

Jamais hyménée ne fut consacré sous de plus heureux auspices, ni entouré de plus de magnificence et d'éclat. Vainqueur d'Isaac, roi de Chy-

pre, Richard régnait sur le royaume qu'il venait de lui enlever, et se consolait d'avoir tant tardé à partager son trône avec Bérengère, par le plaisir de placer sur sa tête une couronne de plus.

Au bruit de son triomphe, on vit accourir Guy de Lusignan, roi de Jérusalem : ce jeune et superbe souverain, dont l'indomtable valeur n'avait pu soutenir le trône, et qui, chassé de ses états, se voyait disputer par Conrad, marquis de Montferrat, jusqu'à l'espoir d'en redevenir maître un jour, venait implorer l'appui de Richard contre les injustes prétentions de son rival; il lui était d'autant plus nécessaire, que Philippe-Auguste s'était déjà déclaré contre lui en arrivant en Syrie, et soutenait de tout son pouvoir les droits de Conrad qui, maître de Tyr,

seule ville que les chrétiens possédassent encore en Syrie, en avait fait fermer les portes à Lusignan, et avait levé contre lui l'étendard de la révolte. Depuis son séjour en Sicile, Richard croyait avoir à se plaindre de Philippe-Auguste; animé d'une secrète jalousie contre une gloire qui balançait la sienne, il saisit avec joie l'occasion qu'on lui offrait de se mettre à la tête d'un parti opposé au roi de France; touché d'ailleurs de la confiance de Lusignan, flatté de sa démarche, ému par ses malheurs, il s'engagea solennellement à le protéger contre tous ses rivaux; et dès ce moment, liés l'un à l'autre par la reconnaissance et les bienfaits, ils furent amis et se jurèrent foi et fraternité d'armes, jusqu'à leur dernier soupir.

Raimond, prince d'Antioche, Bohémond, prince de Tripoli, Raynaud

de Sidon, Honfroi du Thoron, et Léon, prince d'Arménie, avaient suivi Lusignan dans l'île de Chypre. En venant appuyer les prières de leur roi auprès de Richard, ils venaient aussi lui demander sa protection pour eux-mêmes. Le monarque anglais leur promit de les soutenir tous dans leurs prétentions diverses, et de ne quitter la Syrie, qu'après les avoir remis en possession de leurs états. Pour prix d'un si éminent service, ces princes, et Lusignan lui-même consentaient à le regarder comme leur suzerain, et à lui payer le droit de vasselage; mais le noble Richard refusa un honneur qui aurait presque égalé le bien qu'il voulait leur faire; et tout ce qu'il exigea de leur reconnaissance, fut de les prier de prolonger leur séjour auprès de lui, afin qu'ils assistassent à la cérémonie de

son mariage, et qu'ils en rehaussassent l'éclat et la pompe par leur présence.

Ce jour à jamais mémorable dans les annales de Chypre fut annoncé dès l'aurore par le bruit de mille instruments; la superbe église de St.-Jacques située entre le port de Limisso et l'ancienne Amathonte, fut décorée avec une magnificence toute royale: on joncha les rues de fleurs, on les tapissa de riches étoffes; Lusignan ouvrait la marche à la tête des princes ses tributaires; sur leur vaste manteau trempé dans la pourpre de Tyr, on voyait éclater en broderie les feux du saphir oriental. Un peu plus loin l'or et l'acier reluisaient de toutes parts sur les cottes d'armes des seigneurs anglais; Richard les suivait la couronne sur la tête et le sceptre à la main; et la fille de Sanchès, dont

le cœur palpitait depuis long-temps dans l'attente de cet heureux jour, la fille de Sanchès, qui allait jurer avec ferveur de n'aimer jamais que Richard et recevoir avec transport le serment d'en être toujours aimée; la fille de Sanchès, enfin, presque belle ce jour là de modestie et de bonheur, marchait à côté de son illustre époux : mais pour qu'il ne manquât rien à sa satisfaction, elle avait prié sa chère Mathilde d'en être témoin, et Richard l'avait exigé de sa sœur : la jeune novice parut donc à l'auguste fête : couverte de son voile, elle entra dans l'église à la suite de Bérengère et vit pour la première fois une pompe nuptiale et les joies du monde sous leur aspect le plus séduisant : ce serment d'un éternel amour adressé à un autre qu'à Dieu étonna son innocence, et

les accents passionnés de Richard, et les regards voluptueux de son épouse troublèrent le cœur de la vierge.

Guy de Lusignan, placé à côté du roi, fut le seul de tous les princes qui put s'approcher assez de Mathilde pour découvrir une partie des charmes que cachait son chaste bandeau de lin : ils allumèrent dans son ame un feu aussi subit que violent, mais le souvenir de Sibylle son épouse et l'habit religieux de Mathilde étaient des obtacles qui ne lui permettaient point d'exprimer ses vœux : renfermant ainsi dans son sein son amour et sa douleur, il cacha à tous les yeux la blessure si profonde et si douce dont il ne devait plus guérir.

Richard bien plus guerrier qu'amant, eut à peine passé quelques jours auprès de sa jeune épouse, que tourmenté du besoin de la gloire, il

se prépara à s'embarquer pour la Palestine : mais prévenu par Lusignan que la mer était couverte de vaisseaux sarrazins tous conjurés contre lui, que les côtes de Syrie et même celles d'Égypte en étaient infestées, que Malek Adhel le frère de Saladin et le plus redoutable guerrier de l'Asie les commandait souvent, et avait juré guerre à mort à tous les rois de l'Europe ; Richard s'opposa à ce que Berengère et Mathilde partageassent ses dangers : tous les efforts des ennemis allaient se réunir contre lui ; pendant la traversée son grand cœur s'élançait au devant d'eux et il sentait bien que pour être tout à la gloire, il ne fallait pas que les objets de sa tendresse fussent à ses côtés : assuré d'ailleurs qu'aussitôt qu'il serait arrivé à Ptolémaïs, les infidèles, furieux d'avoir

manqué leur proie porteraient toutes leurs forces vers le camp, et occupés de l'attaquer sur terre laisseraient la mer libre, il crut que le trajet serait alors sans aucun péril, et ordonna que le vaisseau qui devait porter son épouse et sa sœur ne mettrait à la voile que quand le sien serait arrivé dans le port de Ptolémaïs.

Mathilde accoutumée à l'obéissance se soumit sans peine à la volonté de son frère, mais la tendre Bérengère désespérée de se séparer de l'époux qu'elle chérissait, se précipita à ses pieds baignée de larmes, lui demandant comme la plus grande preuve d'amour qu'elle pût recevoir de lui, la grâce de partager les périls auxquels il allait s'exposer : touché de cette peine, Richard fut pourtant inexorable dans ses refus; il lui

représenta que sa présence et celle de Mathilde en attendrissant son cœur affaiblirait son courage, et lui ferait peut-être éviter un combat qu'il était de son devoir de rechercher; d'ailleurs, ajouta-t-il, ces mêmes ennemis qui vont s'attacher à me poursuivre, vous laisseront passer tranquillement, et la traversée ne sera orageuse que pour moi. — La jeune reine voulut insister encore, mais Richard surpris de sa résistance, lui ayant dit d'un ton un peu sévère, qu'il voulait être obéi, elle se tut aussitôt; glacée par la crainte d'avoir déplu à son époux et dévorant en silence sa douleur et ses larmes.

Le roi de Jérusalem et les autres princes de sa suite s'embarquèrent avec Richard; il ne resta auprès de la reine qu'Onfroi du Thoron, les ducs de Northumberland et de

Glocester, Simon de Montfort, comte de Leicester, et quelques seigneurs français, parmi lesquels on distinguait le brave Adam de Turenne, grand chambellan, Enguerrand de Fiennes et Josselin de Montmorency, beau comme Renaud, intrépide comme lui, depuis peu dans l'adolescence, depuis long-temps héros; par ses exploits, il promettait une nouvelle gloire à sa patrie et un nouveau lustre à son nom qui, né avec la monarchie, était déjà plus ancien que celui de ses rois.

Richard voulut aussi que l'archevêque de Tyr n'abandonnât point les princesses : elles auront besoin, mon père, lui-dit-il, en regardant la reine, que vous leur appreniez que les femmes doivent servir Dieu par leur patience et leur soumission, comme nous par les combats et la vail-

lance. Bérengère n'entendit que trop ce que ces mots voulaient dire, elle regarda son époux avec tant d'amour et de résignation, que le fier monarque en fut touché, et peut-être aurait-il cédé aux vœux d'une épouse si tendre, si en lui devenant plus chère par sa douceur, elle ne lui avait fourni un motif de plus de ne pas l'exposer aux nombreux périls qu'il allait chercher.

Contente d'avoir obtenu l'approbation de son époux, elle renferme dans son ame les désirs qui l'agitent et les craintes qui la déchirent; et tandis que pâle et les yeux baissés, n'osant verser aucune larme, elle l'accompagne jusqu'au port, Mathilde renfermée dans l'intérieur du palais s'interdit le murmure, se soumet aux volontés de son frère et de

son roi, et adresse des vœux pour lui au divin fils de Marie.

Poussé par un vent favorable, le vaisseau du roi atteignit bientôt les côtes de l'Asie; mais au moment de s'en approcher, il fut entouré par deux galères ennemies, montées chacune par huit cents hommes; loin de les fuir et de les craindre, il provoque lui-même l'abordage. Les épées brillent, le sang coule, le carnage est affreux, la valeur égale. Musulmans et chrétiens, tous paraissent attaquer et non se défendre. Cependant, après un long et rude combat, dans lequel Richard fut vaillamment secondé par Lusignan, il vient à bout de couler à fond une des galères, de s'emparer de l'autre, et mouille le lendemain 8 juin à Ptolémaïs, précédé de la victoire, et chargé des dépouil-

les de l'ennemi; tous les croisés le reçurent avec des acclamations d'enthousiasme, et célébrèrent son arrivée et son triomphe, par des feux de joie allumés dans tout le camp.

Cependant Lusignan apprend que, durant son absence, la mort lui a ravi Sibylle, son épouse; cette perte, qui flattait la secrète passion qu'il avait rapportée de Chypre, pouvait être funeste à sa puissance : Sibylle, fille de Baudouin, héritière du royaume de Jérusalem, l'en avait fait couronner roi en l'épousant; mais en mourant, ses droits retournaient à Isabelle sa sœur cadette, épouse du marquis de Montferrat, et donnaient ainsi une force de plus aux prétentions de ce dernier. Lusignan, appuyé par Richard, soutenait que le caractère de roi était indélébile, et qu'on ne pouvait l'en dépouiller : il

vit passer dans son parti les Pisans, les Flamands, et les chevaliers de St.-Jean; mais les templiers, les Génois, et les Allemands, à la tête desquels se mit Philippe-Auguste, soutenaient les droits du marquis de Montferrat; celui-ci, renfermé dans Tyr, orgueilleux de posséder encore une ville dans un royaume où Lusignan n'en possédait plus, insultait, du haut de ses superbes remparts, à la détresse de son rival; et tandis que tous deux livraient le camp des croisés à la désunion et à la haine, en se disputant la possession d'une couronne qu'ils s'étaient laissés enlever par les infidèles, Saladin l'affermissait sur sa tête, en fortifiant chaque jour Jérusalem contre les futures attaques des chrétiens.

Richard avait établi son quartier du côté de la mer, afin de surveiller

les moindres mouvements des assiégés, et de mettre obstacle à ce qu'ils reçussent aucun secours tant par terre que par mer. A l'orient de la ville, vis-à-vis la plus forte des tours, appelée *la tour maudite*, on voyait flotter les bannières royales de Philippe-Auguste; et au milieu du camp, se déployaient les aigles glorieuses de l'empire d'Allemagne. Les trois nations se distinguaient par la couleur de la croix qui brillait sur leurs étendards: rouge dans l'empire des lis, elle était blanche chez les Germains, et verte dans le camp anglais. Parmi toutes ces différentes cours, celle d'Angleterre s'efforçait d'éclipser les autres, par le faste et la magnificence; et, tandis que Richard s'environnait de pompes et de somptuosités, Philippe-Auguste, plus simple et plus modeste, ne voulait tirer son éclat que de la

haute et vaillante noblesse dont il était entouré : c'étaient les comtes de Dreux et de Chartres, Errard et André de Brienne, les Joinville, les Châtillon, les Coucy, noms éternellement chéris en France, et dont aucun évènement ne pourra jamais effacer le souvenir ni la gloire.

Cependant Richard demandait à grands cris qu'on poussât vigoureusement le siège de Ptolémaïs, dont la reddition devait ouvrir la route de la cité sainte; mais le fier Conrad ne voulait sortir de ses murs, et prêter son secours aux croisés, qu'autant qu'il serait déclaré roi de Jérusalem ; et Philippe-Auguste, fidèle à l'alliance qu'il avait contractée avec lui, mécontent d'ailleurs de l'empire que Richard voulait affecter dans le camp, et jaloux peut-être des lauriers qu'il avait cueillis dans l'île de Chypre,

demeurait dans l'inaction, ou ne livrait aux infidèles que des combats particuliers, évitant avec soin un assaut général : Richard, trop fidèle, trop loyal, pour abandonner son frère d'armes, et en même temps trop impérieux et trop fier pour entrer en accommodement avec son rival, loin de chercher à ramener Philippe-Auguste par des raisons, l'aigrissait par des invectives, et accroissait ainsi de plus en plus la division qui régnait dans le camp : vingt fois les partis contraires furent prêts à en venir aux mains, et vingt fois ils frémirent de lever contre des chrétiens l'épée qu'ils venaient de ceindre pour les défendre : tandis que le désordre s'introduisait dans les conseils, et que les chefs, l'injure à la bouche, s'accablaient de mutuels outrages, les soldats qui n'étaient venus en Palestine,

que pour délivrer les saints lieux, et non pour faire un roi de Jérusalem; murmuraient hautement de la dissension intestine qui enchaînait leur courage; et plus d'une fois on les vit se réunir pour aller ravager les terres des musulmans, et porter le fer et la flamme jusques aux tentes de Saladin.

Mais ces troubles cruels, si funestes aux succès des armes chrétiennes, n'étaient pas le seul chagrin dont Richard eut à souffrir; son premier soin, en arrivant en Palestine, avait été d'envoyer à la reine l'ordre de le venir joindre avec sa sœur; il était bien sûr de la promptitude qu'elle devoit mettre à lui obéir, et cependant elle n'arrivait point; chaque jour il allait sur le bord de la mer voir s'il n'apercevrait pas le vaisseau qu'il attendait, et chaque

jour il y allait en vain. Lusignan ne le quittait point, Lusignan recevait dans son sein les inquiétudes et les craintes de son ami, et il les partageait d'autant plus vivement, que depuis la mort de Sibylle, sa passion avait pris de nouvelles forces par les espérances qu'il avait osé concevoir; il venait de recouvrer sa liberté, Mathilde n'avait pas encore perdu la sienne, et déjà il comptait assez sur l'amitié de Richard, pour se flatter d'obtenir son appui auprès de sa sœur : c'était donc cette amitié seule qui pouvait lui rendre son royaume et satisfaire son amour; aussi ne négligeait-il aucun moyen de la rendre plus vive. Richard était sensible au plaisir d'être aimé, et Lusignan lui montrait un dévoûment sans bornes, mais le fier Richard voulait être aimé pour lui seul, et Lusignan en lui dé-

couvrant les désirs de son cœur, avait eu l'art de lui persuader que dans cette alliance, il songeait moins aux charmes de la sœur qu'à fortifier d'un nœud de plus l'amitié qui l'unissait au frère. Richard, franc, sincère, facile à tromper parce qu'il était incapable de tromper lui-même, Richard le crut, et sentait sa tendresse s'augmenter de celle que lui témoignait Lusignan, au point de ne pouvoir plus se passer de lui : ils couchaient sous la même tente, ils n'avaient qu'une seule table, c'était ensemble qu'ils allaient combattre les infidèles, et le butin qu'ils leur enlevaient était toujours fidèlement partagé entre eux. Dans les joutes, ils portaient les mêmes couleurs, sur leur bouclier la même devise, et lorsqu'ils s'étaient exercés dans la journée, soit à manier la lance dans

les tournois ou à tirer l'épée contre les infidèles, ils retournaient le soir d'un commun accord se promener sur le bord de la mer; là, ils contemplaient l'immensité des flots et de l'horizon en soupirant avec amertume, ils baissaient la tête, et accablés de la tristesse de leurs pensées, gardaient souvent un morne silence; si la tempête faisait bouillonner les ondes, ils croyaient les voir entrouvrir leurs abîmes pour engloutir à jamais ce vaisseau qui portait ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Mais si la mer était calme et que le vent fût favorable, alors leurs craintes changeaient de nature sans rien perdre de leur vivacité; et si ce n'était plus au vaste océan, c'était aux infidèles que le roi redemandait son épouse et sa sœur.

CHAPITRE III.

Depuis le départ du roi, la triste Bérengère n'avait cessé de prier et de verser des larmes ; elle se représentait sans cesse cet époux si cher, en proie à la fureur des musulmans ; dans ses rêves elle le voyait tantôt chargé de fers, tantôt couvert de blessures; et durant le jour son imagination alarmée lui confirmait tous ces lugubres présages, car lorsque le cœur est plein d'amour, il est plein de frayeurs. En vain l'archevêque de Tyr s'efforçait de calmer cette peine si vive, en la peignant comme une offense envers Dieu; la jeune reine pleurait alors sur sa faute sans pou-

voir cesser de pleurer aussi sur l'absence d'un époux. Mais ce que n'avaient pu faire ni les exhortations de Guillaume, ni l'exemple de Mathilde, fut produit en un instant par l'arrivée de l'esquif que Richard lui envoyait. Elle entendit à peine le récit de sa victoire, elle songea seulement qu'il était en sûreté, que dans peu elle allait le revoir, et ses larmes se séchant tout à coup, elle passa de la plus mortelle tristesse au comble de la joie.

Mathilde, en apprenant qu'elle allait enfin atteindre le but de son voyage, remercia Dieu d'un cœur aussi soumis, qu'elle s'était résignée au delai ordonné par son frère; trop pieuse pour livrer son ame à aucun sentiment extrême de joie ou de chagrin, elle regardait comme un péché le désespoir si violent dont Béren-

gère avait été accablée en se séparant du roi, et quand cette épouse désolée laissait échapper en sa présence les cris de sa tendresse et de ses regrets, la chaste vierge qui jusqu'alors avait ignoré qu'il était des passions, étonnée d'un langage si nouveau, s'alarmait de l'entendre et se croyait coupable de prêter l'oreille aux accens d'un pur et légitime amour ; la rougeur sur le front, elle confia ses scrupules à l'archevêque de Tyr, et le vénérable Guillaume qui, dans le secret de la confession n'avait jamais reçu d'aveu aussi pudique, crut voir dans la beauté qui s'humiliait ainsi devant lui, l'Ève céleste au premier réveil du monde, et il se promit bien de ne jamais abandonner la direction d'une conscience dont l'extrême délicatesse annonçait à l'univers une sainte de plus.

Quoique la galanterie fût regardée alors comme un devoir et comme une sorte de gloire, quoique Bérengère eût à sa suite plusieurs des plus distingués et des plus nobles chevaliers des cours de France et d'Angleterre, nul pourtant ne fut assez hardi pour oser offrir des vœux à la jeune Mathilde; malgré l'éclat de ses charmes, la séduction de ses grâces, et la langueur de ses grands yeux bleus, il y avait dans toute sa personne une sorte de pureté qui imposait aux désirs, leur défendait de naître, et l'habit religieux dont elle couvrait un corps formé par l'amour, la garantissait moins encore des tendres entreprises que le respect qu'inspirait sa pudeur. Elle se montrait peu aux regards des hommes, mais à l'aspect de la vierge, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine, à demi-cachée par un

long voile de lin, et toute brillante de la primitive innocence, chacun frappé d'une religieuse admiration, reculait quelques pas comme indigne de l'approcher. La reine aimait beaucoup trop Mathilde, pour ne pas s'affliger vivement des vœux qu'elle devait prononcer : ce n'était ni la solitude, ni l'obscurité de l'asile où elle allait s'ensevelir, qui lui paraissait un malheur, mais bien d'y vivre sans amour; si elle concevait facilement qu'on pût dédaigner une couronne, elle ne comprenait pas qu'on renonçât à un époux : plus d'une fois elle ne put s'empêcher de dire sa pensée à sa jeune sœur; mais quand elle s'efforçait de tenter son ambition, en l'éblouissant de l'éclat du trône et de cette foule de sceptres dont tant de rois s'estimeraient heureux d'orner sa beauté; quand plus souvent encore

elle cherchait à émouvoir son cœur, en lui peignant les charmes d'une union conjugale, Mathilde se détournait, en rougissant de la vue de pareils tableaux, non par la crainte qu'ils ne la tentassent, mais par la honte de les voir: alors Bérengère, attentive à ne point blesser une si délicate pudeur, ne lui parlait plus que de ces purs et chastes sentiments qui ont seuls le droit d'attendrir le cœur d'une vierge: c'étaient les regrets du meilleur des frères; c'était la douleur d'une mère inconsolable de vivre séparée de son plus cher enfant; c'était enfin l'amitié qui les unissait toutes deux, et dont la privation laisserait un vide dans son cœur, que l'amour même de Richard ne remplirait pas entièrement. A de si pathétiques peintures, la reine faisait succéder des fêtes où la magnificence s'unissait à la galan-

terie, et auxquelles il était difficile que, la princesse Mathilde n'assistât pas quelquefois; mais en vain le siècle étalait ses pompes, en vain la nature faisait parler ses tendresses; courageuse et modeste, la jeune vierge dédaignait tous les terrestres biens, et traversait le monde, occupée seulement du ciel.

Après quelques jours d'une navigation heureuse quoique lente, le vaisseau se trouva en vue des côtes d'Asie; et déjà on apercevait le port de Ptolémaïs, comme un point dans l'horizon, lorsque le vent, s'élevant tout à coup avec violence, rendit tous les efforts des matelots inutiles; le pilote lui-même abandonna son gouvernail à la fureur des flots; et en moins de trente-six heures, la force de la tempête eut poussé le navire

contre les bancs de sable qui s'étendent aux environs de Damiette; là, il fut surpris par un vaisseau ennemi qui, voyant la détresse des chrétiens, crut qu'il lui serait facile de s'en emparer; mais des sujets qui avaient à défendre leur reine, et des chevaliers qui combattaient pour la religion et la beauté, ne devaient se rendre qu'en perdant la vie. A la tête des guerriers, le plus jeune et le plus vaillant de tous, Josselin de Montmorency, l'épée à la main, résistait avec une telle intrépidité, que déjà les infidèles commençaient à plier, lorsqu'un esquif, sorti du port de Damiette, fit changer la fortune : à la vue du drapeau jaune et noir qu'il portait, les Sarrazins s'écrièrent d'une commune voix : *Malek Adhel*, *Malek Adhel*, et ce nom leur rendant le courage prêt à les abandonner, ils

recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Tandis que Josselin, animé d'une valeur héroïque, s'élance au milieu des ennemis, les presse, les pousse, les menace, précipite les uns dans la mer, frappe les autres, entasse les victimes, fait couler des ruisseaux de sang, et se forme un rempart des armes, des débris, et des cadavres des infidèles, l'archevêque de Tyr qui était auprès des princesses, ayant entendu retentir le nom de Malek Adhel, tombe à genoux, et s'écrie : « Humiliez-vous avec moi, car notre heure est venue ; rien ne résiste à Malek Adhel. » La princesse obéit et se prosterne ; mais la reine, d'une voix déchirante, lui dit en fondant en larmes : « O mon père, qu'est-ce donc que cet affreux, cet horrible Sarrazin, dont la valeur va m'enlever à mon époux ? — Malek

Adhel est frère de Saladin : de tous les ennemis des chrétiens, c'est le plus terrible sans doute ; je l'ai vu, le fer et la flamme à la main, réduire en cendres nos bourgs et nos campagnes ; sans lui, jamais Jérusalem ne serait tombée, jamais Saladin n'eût fait flotter ses drapeaux sur le temple du Christ. » Guillaume achevait à peine ces paroles, qu'un bruit de chaînes et un cliquetis d'armes lui apprit que leur funeste sort était accompli ; aussitôt il se hâta d'aller joindre ses frères, espérant adoucir leurs maux par ses prières ; depuis longtemps, il connaissait Malek Adhel, et n'ignorait pas l'ascendant que sa haute sagesse lui donnait sur l'ame de ce guerrier. Tandis qu'il l'implore, les deux infortunées princesses se retirent dans l'endroit le plus obscur du vaisseau, attendant en tremblant les

chaînes dont on va les charger. La reine, au désespoir d'un évènement qui la sépare de son époux, exhale sa douleur par des larmes et des sanglots, en appelant le brave Richard à son aide : Mathilde plus résignée, quoique frémissant de se voir sous la puissance des ennemis de la foi, presse contre son sein le reliquaire de l'abbesse, et à genoux devant Dieu, lui demande un secours qu'elle n'attend que de lui. Mais tout à coup la porte de la chambre où elles sont renfermées se brise avec fracas; plusieurs hommes s'y précipitent : à la vue de l'habit musulman, Mathilde se détourne avec horreur, en invoquant de nouveau le saint reliquaire : le chef des vainqueurs s'approche de la reine, d'un air fier mais respectueux, et lui dit : « Calmez votre effroi, madame, vous n'êtes point esclave ; vous serez

traitée dans mon palais avec tous les honneurs dus à votre haute naissance; je vous jure, au nom du prophète, qu'aucun des gens de votre suite ne portera des chaînes; je leur demande seulement leur parole de demeurer à Damiette, et de ne point essayer de rejoindre le camp des croisés, avant que Saladin, mon frère, instruit de votre arrivée dans ses états, n'ait traité avec le roi d'Angleterre du prix qu'il met à votre rançon.

Bérengère accepta avec joie des conditions généreuses qui lui donnaient l'espoir d'être bientôt rendue à son époux; touchée d'ailleurs des manières nobles et polies du prince arabe, elle répondit avec reconnaissance, promit ce qu'il demandait et se prépara à quitter le vaisseau pour se rendre dans le palais de son nouveau maître, mais auparavant elle

lui dit en montrant Mathilde : — Seigneur, cette jeune vierge est la sœur de Richard, ne nous séparez point, la douceur de pleurer ensemble est la seule qui nous reste et un si généreux vainqueur ne voudra pas nous l'arracher. — Malek Adhel aperçut alors la princesse et s'approcha d'elle pour lui donner la main ; mais Mathilde, dont le nom abhorré de Saladin venait de redoubler l'effroi, s'éloigna avec terreur du frère de ce grand ennemi de Dieu, et s'enveloppant dans ses voiles pour ne pas le voir, elle répondit en tremblant et sans lever les yeux qu'elle suivrait la reine.

En arrivant sur le tillac, Malek Adhel jette un coup-d'œil curieux sur ses deux illustres prisonnières, dont jusqu'à ce moment les traits lui avaient été cachés par l'obscurité :

admirateur idolâtre de la beauté, la figure de la reine d'Angleterre ne fixe pas long-temps ses regards, il les détourne sur la princesse qui venait d'entr'ouvrir son voile pour descendre dans la chaloupe; ce mélange de douceur et de majesté répandu dans toute sa personne, la blancheur de ce front ingénu, le modeste incarnat de ses joues, ces timides regards attachés vers la terre, cet habit, emblême de la chasteté; enfin, ce genre de beauté inconnu au climat où vivait Malek Adhel l'étonne, le frappe, il demeure interdit, il ne sait ce qu'il éprouve: jusqu'alors amant absolu des plus célèbres beautés de l'Asie qui toutes maîtrisaient également ses sens, jamais son cœur n'avait été ému, pour la première fois il vient de l'être; le fier Arabe tremble devant

une femme, et sans lever les yeux une vierge chrétienne vient d'enchaîner le frère du souverain de la Syrie, de l'Égypte et des trois Arabies.

C'était beaucoup pour un vainqueur musulman d'être poli envers un sexe que Mahomet a destiné à l'esclavage. Malek Adhel étranger à la croyance d'Europe, ne pouvait partager le respect religieux que l'habit de Mathilde inspirait à des chrétiens, et puisqu'il avait osé l'aimer, il devait oser le lui dire; aussi chargeant un de ses officiers du soin de conduire la reine, il court à la princesse, l'enlève dans ses bras, la transporte dans la chaloupe, s'assied auprès d'elle et veut s'emparer d'une de ses mains, mais la jeune vierge épouvantée de l'audace du musulman, se rejette en arrière avec au-

tant d'effroi que si l'abîme des enfers se fût ouvert devant elle; dans ce moment ses yeux se sont levés sur Malek Adhel, et la surprise la rend immobile; jusqu'à ce jour, elle s'était figuré un Sarrazin comme la plus hideuse des créatures, et semblable en tout à l'effroyable portrait que le Saint-Esprit nous fait de Satan dans les écritures: au lieu des traits du démon, elle aperçoit la plus majestueuse figure, un air fier et martial, un regard où la noblesse d'une belle ame se peint tout entière; étonnée, éperdue, ne sachant si un prestige infernal la séduit et l'aveugle, elle se précipite aux pieds de l'archevêque de Tyr qui vient d'arriver auprès d'elle, et cachant sa tête contre sa robe, elle s'écrie: — O mon père, mon père!... — Guillaume connaît l'ex-

trême dévotion de Mathilde, et croit voir dans le sentiment qu'elle éprouve, l'humiliation d'avoir été enlevée par un infidèle et la douleur de se sentir sous sa dépendance; il la relève, l'encourage, et tandis qu'il la soutient d'une main, il porte l'autre vers son front qu'il incline devant Malek Adhel, en lui disant: — Seigneur, cette jeune fille que vous voyez devant vous pâle et tremblante n'appartient plus au monde; placée par sa naissance à côté du trône de Richard, elle en est descendue pour se consacrer à Dieu par des vœux d'éternelle chasteté: l'approche d'un homme est pour elle une souillure, et jusqu'à ce jour, nul chevalier chrétien n'a osé regarder d'un œil profane la vierge du Seigneur; permettez donc, ô noble Malek Adhel, que renfermée dans

l'intérieur de votre palais à l'abri de tous les regards, fidèle à sa loi, elle demeure solitaire et cachée jusqu'à l'instant marqué pour sa délivrance par le ciel, le grand Richard et l'illustre Saladin. — En achevant ces mots, il s'incline avec plus de respect encore et attend la réponse de Malek Adhel : celui-ci contemple long-temps la princesse dont la confusion augmente encore la beauté, il jette de tels regards sur elle, qu'elle est obligée de cacher dans le sein de la reine son embarras et sa honte; cependant, il garde le silence, hésite, ne sait à quoi se résoudre; à la fin se tournant du côté de l'archevêque, il lui dit : — Pontife du Christ, vos paroles me semblent si étranges que, pour y croire, j'ai besoin qu'elles me soient confirmées par la princesse elle-même; alors

faisant quelques pas vers elle, il ajouta : — Serait-il vrai, madame, que vos vœux soient tels qu'on vient de les exprimer, et que vous vous soyez condamnée volontairement à ensevelir dans une éternelle obscurité ces attraits qui étonnent, ravissent l'ame?.. — Elle interrompt le prince et sans le regarder, levant les yeux au ciel, elle dit : — O que ne suis-je encore dans mon cloître, n'ayant jamais vu les traits ni entendu la voix d'un Sarrazin ; Dieu tout-puissant, vous le savez si tous les vœux de mon cœur ne sont pas de vivre à jamais éloignée des ennemis de votre nom. — Vous voyez, illustre Malek Adhel, que je ne vous en impose pas, lui dit l'archevêque. — Oui, mon père, reprit le prince avec fierté, j'y vois les effets de cette religion fanatique que vous nommez la *très sainte*,

tandis que vous taxez la nôtre d'être impie et barbare; cependant toute barbare qu'elle est, jamais elle n'a commandé à nos guerriers d'aller ravager votre patrie, ni à de jeunes et célestes beautés de quitter le monde et ses plaisirs pour s'ensevelir toutes vivantes dans un tombeau: au reste, la princesse est libre, elle vivra dans mon palais conformément à ses volontés, et je saurai respecter jusqu'à ses absurdes serments.

En achevant ces mots, Malek Adhel s'éloigna, et ayant divisé l'équipage chrétien sur plusieurs chaloupes, il remonta dans l'esquif qui l'avait amené, et précéda ses prisonniers à Damiette.

Les princesses, en débarquant sur le port, trouvèrent deux litières qui les attendaient; on présenta un cheval à l'archevêque; le reste des prisonniers

suivit à pied, hors le brave Montmorency, qui n'ayant cédé qu'au nombre dans le combat, était couvert de glorieuses blessures, et, pâle, inanimé, fut mis sur un brancard, et porté presque sans vie au palais.

Durant la route, Mathilde, seule avec elle-même, repassait dans sa pensée tous les funestes évènements dont ce jour avait été témoin; elle frémissait au souvenir de la témérité de l'infidèle; mais en même temps, elle s'étonnait de ne pas sentir pour lui une plus invincible horreur. — Comment surtout, se disait-elle, n'ai-je pas aperçu en lui quelques traits du démon auquel il est livré? Sans doute la cause en est dans le trouble où ses discours impies avaient jeté mes esprits; — et en réfléchissant ainsi, la princesse éprouvait une secrète curiosité de revoir le jeune Arabe, afin

de découvrir le signe réprobateur dont Dieu devait l'avoir marqué.

Malek Adhel habitait à Damiette l'antique palais des califes fatimites ; là tout brillait de la magnificence de ses anciens possesseurs ; on n'y marchait que sur le marbre ; on n'y voyait que des colonnes de jaspe et de granit, et le faste de l'extérieur n'égalait pas encore celui du dedans : des appartements sans nombre, d'immenses jardins étaient occupés par le sérail ; des eunuques veillaient aux portes secrètes, et des gardes superbement vêtues aux portes extérieures ; mais le prince a destiné un autre palais pour la reine et les chrétiens ; quoiqu'étranger aux mœurs de l'Europe, il en connaît assez les délicatesses, pour savoir qu'une souveraine rougirait d'habiter avec des esclaves, et qu'un séjour de volupté est horrible aux

yeux du saint archevêque; c'est donc dans un palais séparé qu'il fait conduire la reine et toute sa suite. Il veut qu'elle n'y soit servie que par des chrétiens; il permet à Guillaume d'y célébrer les mystères de son culte, et consent même que les seigneurs et les chevaliers qui formaient le cortège de Bérangère soient introduits chez elle à certaines heures du jour. De grands et solitaires jardins entourent ce palais; quoique attenant à ceux du sérail, ils en sont séparés par de hautes murailles, et n'ont entr'eux aucune espèce de communication.

Le luxe oriental qui éclate dans cette demeure, étonne la reine et révolte l'humble novice : de riches tapis de Perse s'étendent sous leurs pieds, les plus doux parfums de l'encens et de la myrrhe brûlent de tous

côtés, et dans un vaste salon de jaspe, des piles de carreaux enrichis de broderies, entourent un bassin où quatre dauphins de porphyre versent une onde claire et rafraîchissante. Des rideaux de gaze et des jalousies entr'ouvertes ne laissent percer qu'un demi-jour, et cependant n'empêchent pas qu'on ne distingue dans les jardins le doux balancement des orangers et des roses, et les guirlandes que le jasmin et la vigne forment autour des fenêtres du palais.

Le plus riche de ces appartements est destiné pour la reine; Mathilde choisit le plus simple, et au milieu de ces murs revêtus de marbre et de dorure, elle regrette son obscure et étroite cellule: l'archevêque, profondément affligé de l'esclavage de la reine et des chrétiens, déteste d'au-

tant plus le faste qui l'entoure que son cœur est plus rempli d'amertume ; il s'enferme dans un réduit ignoré du palais, pour tous meubles il ne veut qu'un lit grossier, pour seul ornement qu'une croix ; là, il prie jour et nuit pour la délivrance de ses frères, et ne sort de cette retraite que pour aller leur porter des secours et des consolations.

Aussitôt que les princesses furent arrivées dans leur palais, Malek Adhel leur envoya des corbeilles pleines des fruits les plus exquis et des glaces de toute espèce, mais joignant le respect à la générosité il ne se présenta point devant elles ; il leur fit même dire qu'aucun musulman n'entrerait chez elles sans leur aveu, et que lui-même n'oserait s'y montrer que quand il aurait quel-

ques nouvelles satisfaisantes à leur apprendre.

Durant la triste nuit qui suivit cette triste journée, les princesses cherchèrent en vain un sommeil que le souvenir de leurs malheurs interrompait sans cesse : Bérengère occupée seulement de son époux, mouillait de pleurs sa couche solitaire, et ne pouvait adresser à Dieu que les accents passionnés d'un amour au désespoir : Mathilde aux pieds du souverain juge, lui offrait ses larmes et ses prières, et s'efforçant de soumettre son ame à l'affliction qu'il lui avait envoyée, elle disait : — O grandeur infinie, je romprai mon cœur plutôt que de murmurer contre vos décrets, et le vase de terre ne s'élèvera point contre la main qui l'a formé. Heureuse encore que vous m'ayez donné votre loi pour

soutien, afin qu'elle adoucisse l'amertume des jours mauvais, et m'empêche d'être accablée de douleur dans mes épreuves.

Le lendemain, les princesses se réunirent dans un cabinet solitaire dont elles résolurent de faire leur oratoire; on voyait sur le visage pâle de Mathilde, l'empreinte d'une douleur calme et résignée, telle que la piété l'approuve et la permet; tandis que la reine portait sur ses traits défigurés l'image de la profonde désolation qui régnait au fond de son ame. — L'archevêque, en ce moment, entra chez elles, il venait de quitter la prière pour un soin plus important encore, il venait consoler l'affligé; digne et noble prérogative de son ministère, que sa charité ne lui permettait jamais de négliger; mais la reine accablée de

tristesse n'était pas encore en état de l'entendre, et sans oser le dire, elle sentait au fond de son cœur que sa blessure ne cesserait de saigner, que le jour où elle serait rendue à Richard; cependant, afin de pouvoir envisager un terme à ses maux, elle interroge Guillaume, et lui demande de l'instruire du caractère de Saladin, et des espérances qu'elle peut fonder sur la protection de Malek Adhel. — Mon père, lui dit-elle, vous, né dans l'Asie, depuis trente ans patriarche de Tyr, conseiller, ami des rois de Jérusalem, ayant été chargé par eux, plusieurs fois, d'ambassades auprès du soudan, vous devez connaître mieux que personne la cour, les usages, les caractères de nos ennemis, et m'indiquer par quels moyens on

peut obtenir d'eux la grâce d'où dépend ma vie.

Hélas ! répondit Guillaume, il n'est que trop vrai que j'ai vu naître et croître cette puissance de Saladin, qui a renversé le trône de Jérusalem et qui menace maintenant toute l'Asie ; je pourrai vous apprendre, sans doute, par quel chemin il est parvenu à ce comble de gloire où nous le voyons maintenant : je connais sa cour, sa puissance et ses intrigues ; je connais les vertus qui le distinguent et les vices qu'on lui reproche, je connais surtout le grand ascendant de Malek Adhel sur son esprit, et tout le parti que j'en aurais pu tirer pour l'avantage des chrétiens, si on m'eût laissé seul maître de traiter avec ce prince, le plus généreux de tous les princes : ah !

au lieu de s'entre-détruire par des guerres intestines, si nos chefs, nos chrétiens d'Orient eussent voulu écouter mes conseils, et qu'Amaury et Lusignan se fussent confiés à mon expérience, croyez que la Terre-Sainte ne serait pas réduite à l'état déplorable où nous la voyons aujourd'hui.

En achevant ces mots, l'archevêque soupira amèrement et se tut. Après un assez long silence, il reprit la parole et commença son récit tandis que la reine et Mathilde, les yeux attachés sur lui, l'écoutèrent avec la plus profonde attention.

CHAPITRE IV.

« C'est à Damas, dans la cour de l'Atabek Noureddin, que Saladin et Malek Adhel furent élevés sous les yeux de leur père Ayoub. Celui-ci était loin de prévoir et de désirer la future grandeur de sa maison : fidèle à son souverain dont il était chéri et honoré, tantôt l'épée à la main il lui conquérait de nouveaux états, ou retiré dans son gouvernement de Damas il s'occupait à lui former dans ses enfants, deux serviteurs aussi fidèles, aussi dévoués qu'il l'avait toujours été lui-même.

» Saladin n'annonçait point dans son enfance ce qu'il devait être un

jour : on ne distinguait en lui qu'une humeur indolente et des vertus paisibles, tandis que Malek Adhel plein d'une ardeur guerrière semblait avec la vie respirer les combats. Saladin grave, froid, austère, réfléchissait beaucoup, parlait peu, repoussait tous les plaisirs, dédaignait l'amour et ne voyait arriver qu'avec peine le moment où son âge le forcerait à prendre les armes. Malek Adhel impétueux, intrépide, franc jusqu'à l'insdiscrétion, se livrant avec excès à toutes les voluptés de la jeunesse, obtint par ses prières de verser son sang pour la patrie avant l'âge où la loi le permet aux musulmans.

»C'est ainsi que le génie de Saladin qui n'était né que pour commander, demeura muet tant qu'il fut contraint d'obéir, tandis que

Malek Adhel se montra de bonne heure ce qu'il devait être toute sa vie, guerrier intrépide, ami sincère et serviteur dévoué. Mais autant le caractère de ces deux frères était opposé, autant leurs cœurs étaient étroitement unis: ils ne se quittaient point sans regret et ne se retrouvaient point sans joie. Cette amitié cimentée par un même respect pour la loi de Mahomet, par une haine irréconciliable pour les chrétiens, par des services mutuels et surtout par le temps; cette amitié vive, profonde, qui serait l'objet de notre admiration, si ses effets ne nous avaient pas été si funestes, ne s'est point démentie jusqu'à présent, et paraît même augmenter de forces en augmentant de durée.

» Ce fut en Égypte qu'ils firent leurs premières armes, sous les ordres de

leur oncle Shirkouh : celui-ci y avait été envoyé par l'Atabek Noureddin, pour chasser le calife fatimite qui régnait au Caire, et faire substituer à son autorité celle du calife de Bagdad. Shirkouh entra facilement dans un pays mal gardé, mal défendu, dont le nonchalant souverain avait abandonné le gouvernement à des tyrans subalternes. Cependant à l'approche du général de l'Atabek, Ledin Alfah se réveilla de son assoupissement, mais n'ayant aucun moyen de repousser un si formidable ennemi, il employa ses trésors pour le séduire, et lui fit offrir pour prix de sa trahison avec la moitié de ses richesses, la place de grand-visir, qui par l'étendue du pouvoir était au-dessus de celle du calife lui-même.

» Shirkouh fut ébloui par la magnificence de ces promesses, et son

ambition l'emportant sur sa fidélité, il promit de soutenir les droits de Ledin Allah, et d'abandonner ses anciens maîtres; à cette nouvelle, l'ame de Malek Adhel se révolta, il osa reprocher à son oncle la trahison dont il se rendait coupable; Shirkouh offensé d'une telle audace l'en eût puni, sans doute, si Saladin n'eût intercédé pour son frère, et n'eût même obtenu de lui d'accompagner leur oncle le lendemain à l'audience du calife.

» La pompe éclatante de cette cour étonna les fils d'Ayoub, accoutumés à la simplicité de celle de Noureddin; mais ils la regardèrent avec des yeux bien différents; tandis que la perfidie de Shirkouh remplissait d'indignation le cœur fier et généreux de Malek Adhel, Saladin sentait naître dans le sien des mouvements d'ambition

qu'il avait ignorés jusqu'alors : ce n'était point qu'il enviât la grandeur de Shirkouh ; la seconde place d'un empire n'était pas capable de l'arracher à sa paresse ; mais il sentait en même temps que l'espoir de ne voir rien au-dessus de sa puissance, pourrait faire de lui un autre homme (1).

Ces sentiments ne tardèrent pas à se développer ; il ne fallait qu'une occasion pour déterminer Saladin ; elle arriva : Shirkouh mourut, et Ledin Allah se voyant sans défenseur, et espérant en trouver un autre dans l'aîné des fils d'Ayoub, se hâta de lui offrir la place de son oncle. L'ambitieux Saladin qui en voulait une autre, feignit pourtant de se conten-

(1) Tous ces détails sur le caractère de Saladin sont vrais, et transcrits fidèlement de l'histoire de sa vie.

ter de celle-là, et s'excusa auprès de Malek Adhel de l'avoir acceptée, en l'assurant que son intention était de n'en user que pour concourir aux vues, et de se conformer aux ordres de leur maître, l'Atabek. Malek Adhel le crut; mais tandis qu'il s'éloigne du Caire, qu'il combat les chrétiens, il apprend que Ledin Allah a perdu la vie, que Saladin est monté sur son trône, et exerce la suprême puissance: il ne peut croire que son frère trahisse ainsi la foi qu'il doit à Noureddin; il ne peut croire surtout que son frère l'ait trompé. Il quitte l'armée, au milieu de ses victoires; il accourt au Caire, et se présente devant Saladin; les larmes aux yeux, il lui peint, sous les plus vives couleurs, la honte qu'une pareille usurpation va faire rejaillir sur leur famille, le désespoir de leur

vieux père, Ayoub; il lui rappelle que c'est au maître qu'il veut trahir, qu'il doit jusques à la grandeur où il est parvenu. — Saladin n'avait point oublié les bienfaits de l'Atabek, il respectait les cheveux blancs de son père, et aimait Malek Adhel, comme jamais frère n'avait aimé un frère; cependant inébranlable sur son trône, sentant que c'était là que le destin avait marqué sa place, les prières de son frère ne purent la lui faire abandonner; et Malek Adhel ne voulant ni combattre contre lui, ni le défendre contre Noureddin, ni demeurer spectateur oisif de la guerre, tourna ses armes contre les chrétiens, et les fit trembler jusque dans Jérusalem.

« C'est ainsi, continua l'archevêque, que Malek Adhel, en refusant de prendre part à la grande querelle de Saladin avec l'Atabek, nous

rendit victimes de son amitié pour son frère, et de sa fidélité pour son souverain. Je ne vous peindrai point les affreux ravages que son bras a exercés dans la Terre-Sainte. Nous n'avons point eu de villes, nous n'avons point eu d'armées capables de résister à ce guerrier, surnommé à trop juste titre le *lion des combats*, et le *foudre des batailles*. Mais Rama et Tibériade rasées, Tripoli et Bethléem changées en un monceau de pierres, Ptolémaïs conquise, et Jérusalem enfin perdue pour la chrétienté, vous en disent plus que toutes mes paroles, et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser, au souvenir de pareils malheurs. »

L'archevêque s'interrompit une seconde fois en cet endroit, pour donner un libre cours à ses pleurs. Mathilde y mêla les siens, et aurait

haï sans doute le cruel auteur de tant de calamités, si le ciel lui eût donné un cœur capable de haïr. « Mon père, dit-elle d'une voix timide à l'archevêque, il y a dans votre récit des choses qui confondent mon intelligence : comment accordez-vous des sentimens nobles et généreux au prince impie qui a renversé la cité sainte? se peut-il que les infidèles aient quelques vertus? — Pour le malheur du monde et de la foi, ils en ont, ma fille, répondit Guillaume; vous rencontrerez dans plusieurs Sarrazins, et surtout dans Malek Adhel, la sincérité, le désintéressement et la grandeur d'ame; mais toutes ces vertus ne sont qu'une écorce brillante, renfermant en elle une source de corruption, semblables à ces fruits dont nous parle l'écriture, qui charment l'œil par leur beauté, et ne

laissent dans la bouche, qu'une cendre amère et empoisonnée. Mathilde, à ces mots, leva les yeux au ciel, comme pour recommander à sa miséricorde ces malheureux musulmans; et la reine s'écria : — Mais, mon père, dites-moi comment Malek Adhel, qui avait quitté l'Égypte pour ne pas favoriser l'usurpation de son frère, se trouve-t-il maintenant gouverneur de Damiette? — C'est ce qui me reste à vous apprendre, répondit l'archevêque; mais votre majesté permettra que je remette mon récit à un autre jour : en ce moment, le souvenir des maux de mes frères a fait saigner toutes mes plaies. Hélas! quel est celui qui les guérira? La couronne de notre tête est tombée; nos jours sont accomplis; notre fin est venue; et tout l'honneur de la fille de Sion s'est retiré d'elle : re-

garde, ô Éternel! notre affliction; vois s'il y a une douleur comme notre douleur, et ne ferme point ton oreille à nos cris, afin que nous n'expirions pas dans la détresse (1).

Durant les jours suivans, l'archevêque n'eut le temps de se trouver avec les princesses qu'à l'heure de la prière : plusieurs de ses momens étaient pris par Malek Adhel, qui l'interrogeait sur l'état de l'Europe, et le caractère des rois qui la gouvernaient : il consacrait le reste de sa journée à visiter les blessés et consoler les mourants; il s'arrêtait surtout auprès du lit de Montmorency; mais c'était moins pour affermir que pour admirer son courage; car ce jeune héros était soumis à Dieu, à un tel point, qu'il aurait vu approcher la

(1) *Lamentations de Jérémie.*

mort, sans oser seulement regretter la gloire; cependant il y fut rendu, à cette gloire pour laquelle il était né. Ses blessures se fermèrent, et Malek Adhel, en le sachant hors de danger, par l'effet des soins qu'il lui avait fait prodiguer, Malek Adhel, noble et généreux, ne pensa point qu'il avait conservé un ennemi, mais qu'il avait sauvé un héros.

Enfin, quand l'archevêque fut libre de se retrouver auprès de la reine, elle le conjura de vouloir bien continuer l'histoire des conquêtes de Saladin. Ils se réunirent avec Mathilde dans l'oratoire des princesses, et Guillaume commença ainsi :

« Pendant que Malek Adhel ruinait nos villes et nos campagnes, Noureddin se préparait à châtier son infidèle émir : il venait de rassembler une nombreuse armée, et s'avançait

à grands pas vers l'Égypte, lorsque la mort le frappa, et détruisit ainsi la seule force qui pouvait mettre obstacle à l'ambition de Saladin : celui-ci, en habile politique, se hâta d'épouser la veuve de l'Atabek, et ce mariage légitimant en partie son usurpation, Malek Adhel n'hésita plus à se ranger du parti de son frère, et dès lors, soutenu par ce bras invincible, le trône du nouveau sultan put défier toutes les puissances de l'Orient réunies.

» Les deux frères célébrèrent leur réunion par de nouvelles conquêtes : Mouhoul, Damas, Alep tombèrent sous leurs coups : Jérusalem seule résistait encore; mais les guerres intestines qui la déchiraient, faisaient trembler tous les chrétiens sur le sort qui lui était réservé.

» Amaury n'existait plus; l'infortuné Baudouin V. lui avait peu survécu, et Sibylle, sa sœur aînée, héritière du royaume de Jérusalem, en avait fait couronner roi Lusignan, son époux ; mais les droits de celui-ci n'étaient pas généralement reconnus. Plusieurs princes, ses tributaires, refusaient de lui prêter serment, et Conrad, marquis de Montferrat, lui disputait ses droits au trône ; ce concurrent, soutenu par Raimond, comte de Tripoli, était un ennemi redoutable, et peut-être l'eût-il emporté, s'il n'eût aliéné tous les esprits, par son caractère dur, hautain et inflexible, au lieu que Lusignan, en cachant une ambition aussi démesurée sous un extérieur populaire et affable, se faisait beaucoup plus de partisants : d'ailleurs, profond dans ses projets, et constant dans ses en-

treprises, impétueux dans ses désirs, mais toujours maître de ses mouvements, faux, perfide peut-être, n'examinant jamais si un parti était injuste, mais s'il pouvait réussir; et cependant ayant l'art de persuader que ses propres intérêts n'étaient rien pour lui devant ceux de l'état; il avait obtenu de grands avantages sur un rival qui osait menacer les chrétiens de les abandonner, pour s'allier à Saladin, s'ils ne forçaient pas Lusignan à lui céder la couronne.

» Ce fut dans ces circonstances que le roi de Jérusalem me fit appeler un jour dans son conseil, et me dit: — Mon père, si nous étions encore aux temps de la première croisade, à ces temps heureux où les chrétiens soumis à un seul chef, sacrifiant avec joie leur bien particulier au bien général, étaient dignes de la céleste

cause qu'ils étaient appelés à défendre, malgré la valeur et le nombre de nos ennemis, je ne les craindrais pas, et je ne me verrais pas réduit à l'humiliante nécessité de leur demander la paix ; mais, mon père, depuis que les richesses de l'Asie ont corrompu les chrétiens, qu'ils ont préféré l'or, les parfums, et les voluptés de l'Orient, à cette pauvreté, à cette austérité de mœurs, qui distinguaient jadis les vengeurs du fils de Marie; depuis que la Palestine enfin a vu naître successivement des princes de Sidon, des marquis de Tyr, des comtes de Joppé, des barons de Ramla, et tant d'autres seigneurs qui ont voulu se rendre indépendants du roi de Jérusalem, l'empire, en divisant ainsi ses forces, les a perdues sans retour; et si nous n'obtenons de Saladin une trêve qui nous donne

le temps de demander et de recevoir des secours de l'Europe, je vois, en frémissant, le trône de Godefroi de Bouillon prêt à s'écrouler, et le tombeau du Christ, conquis par tant de sang et de sacrifices, retomber pour jamais sous la puissance de nos impies oppresseurs; dans cette affreuse situation, c'est à vos lumières, c'est à votre sagesse que j'ai recours, mon père. Révéré des chrétiens, estimé même par nos ennemis, vous êtes le seul qui puissiez soutenir notre cause avec succès: partez donc, mon père, rendez-vous à la cour de Saladin, parlez-lui, parlez surtout à Malek Adhel; il a un grand ascendant sur l'esprit de son frère; et, quoiqu'il nous ait fait plus de mal que personne, si j'en crois ce que la renommée publie à sa louange, il sera plus que personne touché de nos malheurs; quant

aux conditions de la trève, mon père, je m'en repose entièrement sur vous; car je sais trop combien la gloire des chrétiens vous est chère, pour craindre de la voir se ternir entre vos mains.

» En consentant à me charger de cette honorable et difficile ambassade, je me rangeais aux yeux de toute la chrétienté du parti de Lusignan; mais quoique je n'estimasse pas son caractère, il me paraissait plus propre que celui de Conrad à ramener la paix dans l'empire; d'ailleurs, ses droits étaient bien plus justes, ils étaient même sacrés puisqu'il avait reçu le serment d'obéissance de tous ses sujets, l'honneur, la religion me faisait un devoir de le reconnaître pour mon souverain; en conséquence, je n'hésitai pas à me rendre, d'après ses ordres, à

la cour de Damas où Saladin résidait alors.

» Je puis dire que jamais ambassadeur ne reçut un accueil plus distingué que celui que j'obtins à Damas : dès le jour même de mon arrivée, je fus admis à l'audience du Sultan, il me reçut dans sa tente, dont le luxe et le faste étaient sévérement bannis, et où il ne se distinguait lui-même, du reste de ses sujets, que par une plus grande simplicité dans ses habits; en m'apercevant, il m'honora d'un gracieux sourire, et le prince son frère s'avançant vers moi avec cet air de dignité et de franchise qui lui gagne tous les cœurs, me prit par la main et me dit : — Vénérable pontife, en vous envoyant vers nous, les chrétiens nous annonçent enfin qu'ils veulent agir de bonne foi, et que

nous pouvons prendre confiance en leurs promesses : mon frère est prêt à écouter vos propositions, et moi à les soutenir auprès de lui : quoique nous sachions bien que par votre exemple et votre éloquence, vous attiriez à votre foi presque tous les prisonniers sarrazins, nous n'ignorons pas non plus que ceux qui demeurent fidèles à Mahomet n'en sont pas moins protégés par vous, et que votre charité s'étend sur tous les malheureux; aussi recevrez-vous dans cette cour les mêmes respects, les mêmes hommages qu'on vous rend sans doute à celle de Jérusalem; quiconque sème partout les bienfaits doit récueillir partout la reconnaissance ; un homme tel que vous ne peut avoir que des amis, et je jure, en dépit de la croyance qui nous divise, qu'il n'en trouvera nulle

part un plus sincère et plus ardent que Malek Adhel.

» La chaleur avec laquelle ce prince prononça ces paroles, émut tous les assistants et me toucha au point de me faire verser quelques larmes. » — Peut-être, continua l'archevêque, en s'adressant à la reine, votre majesté trouvera-t-elle que la modestie aurait dû fermer ma bouche sur de pareils éloges, mais c'est bien moins la vanité que le désir de vous faire connaître Malek Adhel qui m'engage à les répéter. — Mais, mon père, interrompit vivement Mathilde, comment n'avez vous pas profité de votre séjour auprès de ce prince pour ouvrir ses yeux à la lumière? — Je l'ai tenté plus d'une fois, ma fille, reprit Guillaume, mais sans doute l'instant marqué par Dieu n'était pas arrivé encore : je veux croire qu'il

viendra et qu'une ame si magnanime ne restera pas éternellement dans les ténèbres. — Mon père, continua la princesse, ne priez-vous pas quelquefois pour sa conversion? — Tous les jours, ma fille, car une pareille conversion serait plus utile à la chrétienté que le gain de plusieurs batailles; et, si la reine le permet chaque matin et chaque soir, nous implorerons pour le prince dans nos prières communes le Dieu des miséricordes. — Bérengère assura qu'elle y consentait de grand cœur, et la princesse ajouta un peu vivement: — Mon père, vous nous continuerez demain votre intéressant récit; mais maintenant, je crois que l'heure de la prière a sonné. L'archevêque se leva à ces mots pour commencer les saintes cérémonies; on assembla tous les chrétiens captifs qui par leur rang

pouvaient être admis en la présence de la reine. On voyait près de l'autel le vieux duc de Norfolk : courbé par le poids des ans, il ne demandait à Dieu qu'assez de vie pour aller mourir dans le camp des chrétiens : plus loin, quelques femmes éplorées élevaient leurs mains et leurs cœurs vers celui qui pouvait seul mettre fin à leur esclavage : un peu plus loin, le jeune Josselin de Montmorency, pâle, faible encore, jetait un regard timide sur la fille des rois, et s'étonnait que ce ciel qui se l'était réservée eût permis qu'elle tombât sous le joug des infidèles. La reine prosternée devant son prie-dieu sur des coussins de velours, occupée d'un sentiment unique, ne pouvait parler et prier que pour un seul objet, tandis qu'agenouillée sur le marbre, Mathilde du fond d'une conscience

tranquille faisait monter vers le ciel pour la conversion du prince, des prières innocences et pures qui auraient pu se mêler avec celles des anges.

CHAPITRE V.

Peu de jours après, l'archevêque se disposait à continuer aux princesses l'histoire des succès de Saladin, lorsqu'un eunuque noir, apportant un message de Malek Adhel, fut introduit chez la reine, et lui dit que le prince la faisait prévenir qu'ayant une nouvelle importante à lui communiquer, il allait se rendre dans l'instant auprès d'elle.

A cette annonce, la jeune vierge rougit et se leva en regardant l'archevêque, comme pour lire dans ses yeux si elle devait s'éloigner ou attendre le prince. Guillaume réfléchit

quelques minutes, puis, prenant Mathilde par la main, il la fit asseoir entre la reine et lui. « Il faut rester, ma fille, lui dit-il; la moindre marque de défiance pourrait offenser le prince, et le plus sûr moyen de contenir les ames grandes et généreuses, est d'avoir l'air de se fier à elles; d'ailleurs Malek Adhel a, par sa discrétion, mérité notre confiance, puisque depuis votre séjour à Damiette voici la première fois qu'il ose se présenter devant vous. » A ces mots la docile Mathilde s'assit en baissant son voile sur son front virginal. Bérengère, toujours occupée de son époux, ne doutait pas, du moment qu'on lui annonçait une nouvelle importante, qu'il pût être question d'autre chose que de lui, elle allait interroger l'archevêque, lorsqu'elle fut interrompue

par Malek Adhel, qui, suivant de près son message, parut tout à coup devant eux.

Après s'être avancé vers la reine et l'avoir saluée d'un air également doux et respectueux, il se retourna vers la princesse, la regarda longtemps et non sans émotion. A la fin, s'adressant à l'archevêque, il lui dit : « Vénérable père des chrétiens, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons ; si nos croyances sont différentes, j'ose penser que nos ames ne le sont pas, et qu'en parlant de moi à mes illustres captifs, vous ne m'avez pas représenté comme un maître implacable et un ennemi sans miséricorde. —Les princesses peuvent vous dire, répondit Guillaume, dans quels termes je me suis exprimé sur votre compte. — Seigneur, interrompit vivement Bérengère, l'archevêque

nous a confirmé ce que la renommée nous avait déjà appris; nous savons que Malek Adhel est un héros aussi brave que magnanime, toujours vainqueur au champ de bataille, toujours clément après la victoire; si, les armes à la main, il subjugue les plus fiers courages, quand il les a posées il ne résiste point aux larmes de l'infortune. Seigneur, vous voyez devant vous une reine gémissante; ce n'est point son trône qu'elle pleure et vous redemande, c'est son époux, un époux que seul vous pouvez lui rendre, puisque vous êtes maître de son sort. — Non, madame, je ne le suis point, reprit Malek Adhel avec attendrissement; si je l'étais, soyez sûre que vos chaînes seraient déjà brisées; mais j'ai voulu vous dire moi-même que demain j'envoie demander votre liberté à mon

frère, au grand Saladin, après Mahomet, le plus grand des humains ; il ne voudra pas prolonger vos peines, confiez-vous à sa bonté, madame, à mes prières et à son amitié pour moi. Mais ne pourrai-je savoir, continua-t-il, en s'adressant à la princesse, avec un sentiment de crainte et d'embarras dont il s'étonnait lui-même, ne pourrai-je savoir si la sœur de Richard partage l'opinion flatteuse que la reine a de moi, et si elle daigne me regarder aussi favorablement ? » La vierge qui avait toujours tenu ses yeux baissés vers la terre depuis l'entrée du prince, les releva timidement vers lui à cette question, et répondit : — Comment pourrais-je avoir une opinion à cet égard, quand ma pensée ne peut comprendre qu'il soit quelques vertus parmi les infidèles ?... Mais, s'il est vrai qu'ils en

possèdent, quels prodiges d'ingratitude sont-ils donc puisqu'ils méconnaissent le Dieu de qui ils les tiennent? Le prince tressaillit à ce mot; la hardiesse d'une telle parole et la timidité du maintien de la princesse offraient un contraste si étrange, qu'il la regardait en silence sans pouvoir ni lui répondre ni la comprendre; Bérengère craignant qu'il ne fût offensé, se hâta d'excuser sa sœur : Pardonnez, seigneur, lui dit-elle, la témérité d'une jeune fille, qui élevée loin du monde ne connaît que la loi de Dieu, et ignore le respect que l'on doit aux grands de la terre; mais son intention est si louable, que la manière dont elle s'est exprimée ne doit point vous irriter. — M'irriter, interrompit vivement le prince; ah! madame, soyez sûre qu'il n'est pas en la puissance de

la princesse d'Angleterre de pouvoir m'irriter contre elle. — En disant toute sa pensée, la princesse Mathilde n'a fait que suivre son devoir, reprit le pieux Guillaume; car, le Dieu qui l'inspire, ce Dieu auquel elle est consacrée ne permet point que son zèle soit arrêté par de frivoles considérations; qu'est-ce que la naissance, qu'est-ce que le rang et les honneurs du monde pour celle qui les a sacrifiés à son salut? Prince, ajouta-t-il, en s'adressant à Malek Adhel, ce langage ne doit point vous surprendre, car si vous vous rappelez les fréquents efforts que j'ai faits pour vous attirer au vrai Dieu durant mon séjour à Damas, les vœux de mon cœur vous sont bien connus, et vous pouvez imaginer avec quelle ardeur je joins mes prières à celles que la reine et la princesse adressent

chaque jour au ciel pour votre conversion. — Est-il vrai, s'écria Malek Adhel, en jetant des regards pleins de feu sur Mathilde; est-il vrai qu'une bouche si charmante prononce mon nom sans colère? Est-il vrai, madame, que malgré ma croyance vous preniez quelqu'intérêt à moi?

La princesse, les yeux attachés vers la terre, et la rougeur sur le front, lui répondit d'une voix calme: — Votre croyance me fait horreur; votre aveuglement me fait pitié. L'empire du démon qui s'étend à l'aide de votre bras, ferait place à celui du Christ, si vos yeux s'ouvraient à la lumière; puis-je trop demander cette grace à Dieu? — Ah! madame, interrompit le prince, en saisissant sa main, il faut bien que ce Dieu ne soit pas le vrai Dieu; car s'il vous en-

tendait, et qu'il fût tout-puissant, résisterait-il à votre voix, et n'exaucerait-il pas vos prières? — La vivacité du jeune Arabe troubla la vierge; elle retira sa main, fit quelques pas en arrière, et levant vers l'archevêque des yeux pleins de confusion et d'innocence, elle lui dit: — Ne puis-je pas me retirer maintenant, mon père? — Guillaume lui fit signe qu'elle le pouvait; Malek Adhel n'osa point la retenir; mais à peine fut-elle sortie, qu'il s'écria: — De quel ciel cette fille est-elle descendue! assurément ce n'est point une créature humaine, et les houris que le prophète nous promet ne peuvent avoir cette ravissante beauté. — La beauté de la fille des rois n'est point une beauté profane, répondit gravement l'archevêque; elle vient du dedans, et ses traits brillent de la pureté de son âme: si

elle perdait son innocence, elle ne serait plus qu'une beauté ordinaire. — Non, non, interrompit le prince, l'amour lui prêterait, s'il est possible, de nouveaux charmes. Heureux, mille fois heureux celui qui la verra embellie par l'amour! — A ce mot, le cœur de l'archevêque fut saisi d'effroi; car dès-lors il prévit et les désirs du prince, et les dangers de Mathilde; mais sa longue expérience lui fit sentir l'obligation d'opposer la ruse à la force; il feignit donc de n'avoir pas compris le sens de ces paroles; et la reine qui les avait à peine écoutées, rompit le silence, et suivant toujours la seule pensée qui l'occupait, elle dit: — Seigneur, vous n'ignorez point sans doute ce qui se passe au camp des croisés: s'est-il livré quelque bataille? mon époux a-t-il combattu? le vaillant, le noble

Richard n'est-il point blessé? — Si j'en crois les nouvelles que je reçois de l'armée, répondit Malek Adhel, la discorde qui règne parmi les chrétiens aura bientôt mis fin à cette funeste guerre, sans que nous ayons à peine besoin de les combattre; depuis l'arrivée du roi d'Angleterre en Syrie, il n'y a point eu d'action générale, mais seulement quelques combats particuliers, où votre époux a fait briller sa valeur, et s'est acquis une gloire nouvelle, sans qu'il en doive rien coûter à votre repos: peut-être, madame, pourrai-je vous en dire davantage à mon retour. — Eh quoi! seigneur, interrompit Bérengère effrayée, partez-vous pour Ptolémaïs, et votre invincible épée va-t-elle se diriger contre le cœur de mon époux? — Non, madame, reprit le prince: la volonté de mon

frère me retient encore en Égypte; il me commande de me rendre au Caire, pour y rassembler de nouvelles troupes, et je reviendrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence, vous commanderez seule dans ce palais; vos moindres ordres y seront respectés : je demande seulement, qu'en faveur de nos usages, qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande ne vous regarde point, mon père, continua-t-il, en s'adressant à l'archevêque; le respect dû à votre caractère, la profonde vénération que vos vertus m'ont inspirée, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres, qu'à oser vous en donner: je sens que vous

êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses ; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue, vous assure du moins de la pureté de mes intentions. Alors il réitéra à Bérengère la promesse de parler en sa faveur à Saladin, et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée ? Sa beauté a enflammé l'infidèle, et je ne connais que trop Malek Adhel ; son ame est généreuse ; mais ses passions sont violentes, et habitué comme il l'est à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne la sauvera pas. — Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos

craintes? Suffit-il d'un jour, d'un instant, pour faire naître une passion? Le prince ne connaît point ma sœur, il n'a vu que sa beauté; et quoique la beauté soit beaucoup, ce n'est pas assez cependant pour inspirer un attachement durable.—Madame, répondit l'archevêque, nous ne sommes point ici en Europe, où les femmes, libres dans leur choix, ont besoin de temps pour aimer et pour être aimées, parce qu'elles ne peuvent former que des liens exclusifs et indissolubles, que le bonheur de ces liens ne s'appuie que sur des vertus, et que les vertus ne se découvrent qu'avec l'aide du temps; mais en Orient, où les femmes sont assujetties à un maître qui en dispose à son gré, les qualités de l'ame sont comptées pour rien, les charmes extérieurs sont tout, et pour

les voir et s'en laisser enflammer, il ne faut qu'un instant. — Ainsi, mon père, vous croyez donc que le prince a conçu de l'amour pour Mathilde? — Je suis surpris qu'un pareil malheur ait échappé à la pénétration de votre majesté. — Mais, mon père, pourquoi appeler cet amour un malheur? Ne savez-vous pas qu'il est impossible de résister à ce qu'on aime? et s'il est vrai que Mathilde soit chère au prince, elle n'aura besoin que d'un mot pour faire tomber nos chaînes, et obtenir de lui qu'il nous renvoie au camp des croisés. — Mon caractère, reprit Guillaume avec gravité, m'a toujours préservé de ce délire que vous nommez amour; mais autant qu'il m'a été permis de l'observer dans les autres, il m'a paru que pour l'homme qui en était atteint, il n'y avait ni devoirs ni serments, ni rien de sacré sur la terre,

qu'il ne consentît à braver, et qu'enfin il était capable de tout faire pour l'objet de son amour, si ce n'est de lui immoler cet amour, et de lui sacrifier ses désirs; ainsi je puis bien croire que Malek Adhel accorderait tout aux prières de la princesse, hors ce qui toucherait les intérêts de sa passion; pourvu qu'elle lui reste, peut-être romprait-il nos chaînes; mais, madame, serait-ce assez? et si votre sœur ne vous suivait pas, auriez-vous le courage de partir? — Mon père, reprit la reine en hésitant, de quel secours ma présence pourrait-elle être à Mathilde, que dis-je, ne lui serais-je même pas plus utile, en allant demander à Richard de venir la délivrer l'épée à la main, qu'en restant à gémir ici avec elle? Sans doute, mon père, vous ne vous défiez pas de sa vertu, et vous ne pouvez croire

qu'un prince tel que vous nous avez peint Malek Adhel, soit capable d'une violence criminelle? — Je vois, reprit l'archevêque, d'un air surpris, qu'on ne peut porter la tendresse conjugale plus loin que votre majesté, puisque elle pourrait vous donner le courage d'abandonner la princesse. Non, madame, je ne me méfie point de la vertu de cette chaste enfant; mais auprès de Malek Adhel, la séduction sera terrible, et jamais peut-être plus rude combat n'aura éprouvé l'innocence. Votre majesté connaît trop bien l'ardent amour qui m'attache à la foi du Christ, pour supposer qu'un prince mahométan puisse m'inspirer un fol enthousiasme; mais j'ose vous le déclarer, madame, ni Philippe-Auguste, ni l'illustre Richard, les deux plus grands rois de la chrétienté, ne possèdent cette réunion d'éclatan-

tes vertus, cette grâce de l'esprit, ce charme entraînant du cœur, qu'on remarque dans Malek Adhel; mais dans l'erreur à laquelle il est livré, tant de brillants avantages ne sont que des sources de corruption, et ne servent qu'au malheur du monde: vous le dirai-je, madame, ils ont séduit une fille chrétienne, une fille qui était née près du trône, dans cette Jérusalem où son père avait régné et où son Dieu était mort, la fille d'Amaury et de Marie, nièce de l'empereur de Constantinople, cette Agnès si célèbre dans tout l'Orient, par sa beauté et par sa valeur, qui, l'épée à la main, brava mille fois la mort, et s'élevant ainsi au-dessus des habitudes de son sexe, dont elle voulait être la gloire, en devint bientôt l'opprobre, en en méconnaissant les devoirs, comme elle en avait oublié la pudeur. Fière héroïne,

toi qui méprisais les modestes vertus de tes compagnes, qui riais de les voir se plaire dans la retraite et l'obscurité, et t'enorgueillissais de ta supériorité, parce que tu pouvais répandre le sang, pour avoir eu un cœur sans pitié, il n'a pas été sans faiblesse; et sans doute, si au milieu des exercices des guerriers, du bruit des batailles, et des regards des hommes, tu n'avais pas appris à ne rougir de rien, tu aurais rougi de ton amour pour un Sarrazin — Que dites-vous, ô ciel! s'écria la reine avec effroi? — Une vérité cruelle, affreuse, au souvenir de laquelle mon cœur saigne tous les jours: mais j'entrerai dans tous les détails de cette déplorable aventure, lorsque je reprendrai l'histoire de Saladin, et peut-être alors pourrez-vous mieux juger de ce que

nous avons lieu de craindre et d'espérer du caractère de Malek Adhel.

Peu de jours après cette conversation, la reine fit dire à l'archevêque, qu'elle allait se rendre avec Mathilde dans le berceau d'orangers le plus voisin du palais, et qu'elle le priait de venir les y joindre, afin de leur achever le récit qu'elles étaient si impatientes d'entendre.

Bérengère et sa sœur, se tenant par le bras, couvertes de leurs voiles, descendirent dans les jardins : en attendant l'archevêque, elles se promenaient tranquillement autour du berceau d'orangers, lorsque tout-à-coup, du milieu d'un épais buisson, dont les branches touffues s'étendaient le long de la muraille qui fermait le jardin, un bruit inattendu les fit tressaillir. Bérengère s'avança :

elle vit avec surprise une petite porte secrète, fabriquée dans le mur, se dérobant à tous les regards sous le feuillage qui la cachait, s'ouvrir à l'instant; et une esclave tremblante, éperdue, accourir et tomber à ses pieds; à la vue d'une suppliante, Mathilde, dont la frayeur avait suspendu la marche, vint à elle pour la relever; mais l'esclave, collant ses lèvres sur la robe de la princesse, s'écria: — O cher et saint habit! ô brillante et bienheureuse croix! ô vierge digne de la porter, soyez bénie mille fois! Ah! madame, ajouta-t-elle, en se débattant contre Mathilde qui s'efforçait toujours de la relever, que vos chastes mains ne me touchent point: je suis une malheureuse, souillée du plus noir des crimes; j'ai renié mon Dieu et ma patrie, pour suivre

en ce lieu impie ma royale et coupable maîtresse. Séduite par le plus grand des héros, elle sacrifia tous ses devoirs à sa folle passion, et ne doutait point de régner toujours dans le cœur de Malek Adhel, et de partager avec lui la puissance de Saladin; mais au lieu de cette gloire, de ce bonheur qu'elle attendoit, Malek Adhel l'accable de mépris; il traite la fille d'Amaury, qui s'est donnée à lui, comme les esclaves qu'il achète; elle se meurt de douleur et de honte. Plus d'une fois elle a voulu reprendre ses armes, et quitter ce séjour abominable; l'amour la retenait, et plus encore la crainte de reparaître dans sa patrie irritée: quelquefois, saisissant sa redoutable lance, elle a voulu appeler au combat son ingrat amant; il lui répondait qu'il ne savait pas se battre

contre une femme ; il aimer une femme qui savait se battre ; enfin, madame, quand nous avons appris que vous étiez prisonnière à Damiette, mais traitée en reine par Malek Adhel, j'ai conjuré ma maîtresse de me permettre de chercher le moyen de parvenir jusqu'à vous, afin d'implorer votre secours : sa fierté ne pouvait s'y résoudre ; mais ce matin, un nouvel affront l'a déterminée à briser, si elle peut, les chaînes où on la retient, et à remettre son sort entre vos mains. Le croiriez-vous, madame ? il n'était point assez pour le prince de confondre la fille d'Amaury avec la foule de femmes qui remplit son sérail ; ce n'était point assez de la traiter avec une froideur insultante ; ce n'était point assez enfin de renoncer à elle ; il veut la livrer à un autre époux, avant de partir pour le Caire.

En sortant de votre palais, madame, le prince a déclaré à toutes ses femmes qu'il allait leur choisir des époux parmi les émirs de sa cour, et cet ordre humiliant, auquel des esclaves pouvaient obéir, croiriez-vous qu'il a osé le donner aussi à la princesse de Jérusalem ? Celle-ci, justement indignée, lui a répondu qu'elle voulait quitter à l'instant même le palais du tyran qui la menaçait d'un pareil opprobre : Malek Adhel s'y est opposé. — En vous donnant à moi, lui a-t-il dit, en adoptant le culte de Mahomet, vous êtes devenue esclave, et les lois du sérail m'interdisent de vous rendre la liberté ; choisissez donc, ou de l'époux que je vous propose, ou d'une éternelle captivité ; et qu'à mon retour du Caire, je vous trouve déterminée. — En achevant ces mots, il s'est éloigné, et la princesse désespé-

rée, se jetait sur son poignard, pour terminer sa misérable vie, lorsque j'ai arrêté sa main : alors, à force de prières et de gémissements, j'ai obtenu d'elle de venir en son nom implorer votre protection. « Va donc, m'a-t-elle dit, va supplier cette reine d'Europe de jeter un regard de pitié sur mon infortune : dis-lui de quel affront la princesse de Jérusalem est menacée ; c'en sera assez sans doute pour l'engager à m'y soustraire. » Aussitôt, madame, j'aurais volé dans votre palais, si j'avais été libre de sortir de celui du prince ; mais ne l'étant point, j'ai cherché par quel moyen je pourrais arriver jusqu'à vous ; en marchant le long des murs du jardin du sérail, j'ai découvert une issue secrète, cachée comme de ce côté-ci, par d'épaisses touffes de verdure, et qui est ignorée de Malek

Adhel lui-même; c'est par là, c'est sous mes habits, que ma maîtresse viendra tomber à vos sacrés genoux, et je vous conjure, au nom du divin Sauveur qui ne repoussa jamais les cris du cœur brisé, je vous conjure d'arracher cette triste victime des mains du cruel Sarrazin qui l'outrage, et de vouloir bien protéger sa fuite et la mienne.

En parlant ainsi, l'esclave prosternée baissa son front sur la poussière et attendit la réponse de la reine; Bérengère ne la fit point attendre, son cœur tendre et compatissant était toujours empressé de soulager les pleurs de l'infortune et du repentir; elle répondit donc avec une dignité mêlée d'indulgence, que quoique esclave elle-même, elle promettait à la fille d'Amaury de mettre tous ses soins à favoriser son éva-

sion, dans le cas où elle ne pourrait pas obtenir de Malek Adhel la permission de la laisser partir librement; mais, ajouta-t-elle : j'exige une promesse de la princesse de Jérusalem; après une faute comme la sienne, elle doit sentir que le monde lui est à jamais fermé, et qu'il ne peut plus y avoir d'asile pour elle parmi les chrétiens que dans le cercueil de la pénitence. — Oui, madame, s'écria l'esclave, c'est bien là où nous voulons nous ensevelir toutes les deux et où d'éternelles larmes n'effaceront jamais assez notre irréparable faute. — Si telle est votre intention, reprit la reine, recevez ma parole royale de ne jamais vous abandonner ni l'une ni l'autre : mais, dites-moi, sait-on quel est le motif de l'étrange conduite du prince, et pourquoi ses femmes lui sont deve-

nues tout-à-coup si odieuses. — On assure, madame, repartit l'esclave, qu'un amour nouveau, né d'un regard et d'un instant, en est cause; que cet amour pur, chaste, généreux, semblable à celui qu'éprouvent nos chevaliers, et digne en un mot de l'objet qui l'inspire, est ce qui ferme le cœur de Malek Adhel à tout autre désir. — Et nomme-t-on, demanda la reine, celle qui a produit un si merveilleux effet? — Oui, sans doute, madame, on la nomme, mais votre majesté me pardonnera si le respect qu'inspire un nom si beau, si révéré, m'empêche de le prononcer devant elle.

Bérengère pénétra facilement ce que l'esclave voulait taire, mais Mathilde ne devina rien : elle avait écouté l'histoire de la fille d'Amauri avec une sorte d'effroi : son inno-

cette pensée se refusait à comprendre des crimes si nouveaux, et cependant elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée par les images qu'on lui présentait; ne venait-elle pas d'entendre qu'une fille chrétienne avait renié sa patrie et son Dieu; qu'elle avait choisi un musulman pour maître; qu'elle encensait les autels de Satan; et pourrait-on s'étonner de la secrète horreur qui remplissait son ame, et du tremblement universel qui l'avait obligée de s'appuyer contre un arbre pour se soutenir? — Mon Dieu, madame, s'écria l'esclave, en se relevant tout-à-coup, n'est-ce point l'archevêque de Tyr qui s'avance vers vous? Ah! je fuis, je ne peux supporter encore sa présence; hélas! l'idée de paraître à ses yeux est la plus mortelle des craintes qui agitent ma maîtresse. —

Les paroles du pieux Guillaume sont pourtant si consolantes et si douces ! répondit la princesse. — Elles le sont pour vous, madame, qui êtes pure et sans reproche, reprit l'esclave ; mais pour les consciences criminelles, ô que les regards de l'homme de bien sont terribles !

En parlant ainsi, elle referma vivement la petite porte sur elle, et la reine s'avançant vers l'archevêque, lui raconta ce qu'elle venait d'entendre ; Guillaume fut surpris, mais remercia le ciel de ce qu'il avait enfin touché le cœur de l'infidèle princesse de Jérusalem. — Elle a tort de me craindre, dit-il, si son repentir est profond et sincère, je la soutiendrai contre les terreurs que l'énormité de son crime a dû lui donner : et vous, ma fille, ajouta-t-il, en s'approchant de Mathilde ; vous qui

semblez encore épouvantée de l'effroyable histoire dont on vient de souiller vos chastes oreilles, croyez que la providence n'aurait pas permis que vous entendissiez de pareilles choses, si leur connaissance ne devait pas vous être utile un jour : sans doute, vous êtes destinée à des épreuves dont votre seule innocence ne vous sauverait pas, et c'est parce que la sagesse divine a prévu que vous auriez besoin des lumières de la vertu, qu'elle vient d'ouvrir vos yeux à l'image du mal pour vous faire mesurer l'abîme où les passions précipitent; mais, venez, mon enfant; suivez la reine avec moi; nous allons reprendre et finir l'histoire de Saladin; vous entendrez les malheurs de vos frères; vous pleurerez sur leurs châtiments, surtout sur leurs fautes, et vous apprendrez, par leur